

Québecensia

Bulletin de la Société historique de Québec



Archives de la Ville de Québec, Fonds Louis Lachance, P075-N012560

Québec et les conflits internationaux au XX^e siècle

LE MONUMENT DE LA
GUERRE DES BOERS

LE QUARTIER SAINT-SAUVEUR

LE QUARTIER SAINT-YVES

NOVEMBRE 2023

VOLUME 42 N° 2

MOT DU PRÉSIDENT



La revue Québecensia est une des plus grandes sources de fierté de la Société historique de Québec (SHQ). Les 450 membres de la SHQ en reçoivent un exemplaire environ deux fois par an et d'autres lecteurs peuvent se la procurer tant auprès de la SHQ que sur divers présentoirs spécialisés de notre belle ville.

Notre société, créée en 1937, est la plus ancienne de la région de Québec et elle a la mission de promouvoir l'histoire de Québec, ainsi que le mandat de travailler à la conservation et à la mise en valeur du patrimoine local et régional, ce dont elle s'acquitte à la satisfaction de ses membres, qu'ils soient historiens ou passionnés d'histoire.

La SHQ offre au public une très large panoplie de services qui est longue à énumérer : une dizaine de conférences spécialisées chaque année qui attirent entre 150 et 200 membres, l'excellente revue Québecensia que vous êtes en train de lire, un calendrier annuel de vues anciennes et éphémérides qui est devenu au fil des ans un objet de référence prisé par les collectionneurs, un site Facebook qui compte plus de 40 000 adhérents et un magnifique local ouvert à tout

le monde avec une bibliothèque fort bien garnie. À ceci s'ajoute, depuis 15 ans, un concours d'écriture dans les écoles secondaires de la région qui favorise la connaissance de l'histoire chez les adolescents. En plus de voir leurs textes publiés dans Québecensia, les lauréats sont invités à apposer leur signature dans le livre du Maire de Québec et bénéficient d'autres récompenses.

De plus, la SHQ organise un événement fort couru chaque année, soit les « Printemps » dans un des quartiers de la ville de Québec. Une médaille de reconnaissance est décernée pour saluer l'engagement des personnes. La SHQ a créé la fête de la ville de Québec et elle participe tous les 3 juillet à l'hommage à Champlain.

La Société d'histoire de Québec a été régulièrement présente dans les médias, dont Le Soleil, et elle l'est encore dans le Journal de Québec. Enfin, la SHQ est fréquemment consultée par l'ensemble des médias d'information.

Pour réaliser efficacement tous les volets de ce très vaste et surtout très ambitieux mandat, la SHQ continue de bénéficier d'une équipe de bénévoles

très compétents et très fiables. Toutefois, nous avons besoin d'un plus grand nombre de bénévoles pour toutes sortes de contributions, dont des mandats de brève ou de plus longue durée, dans des tâches de gestion financière, de secrétariat, de dépannage informatique et bien évidemment de rédaction de textes spécialisés relatifs à l'histoire.

Nous avons aussi un urgent besoin de partenaires financiers et de commanditaires pour poursuivre la structuration de nos opérations. Depuis la pandémie, notre budget suffit à peine à couvrir les coûts de l'important programme d'activités dont nous sommes collectivement si fiers.

En 2024, les conférences seront données à l'auditorium du Cégep Garneau et notre calendrier est disponible dans un réseau de commercialisation qui s'élargit.

Nous vous remercions d'avance pour vos implications et contributions à la réalisation de nos ambitions, quelle que soit leur nature.

André Potvin
Président



SOMMAIRE

- 4** **Le monument de la guerre des Boers**
Éric Légaré Roussin
- 8** **Le quartier Saint-Sauveur**
Nancy Martel
- 12** **La commémoration des émeutes contre
la conscription de 1917**
Chloé Breton
- 13** **Le quartier Saint-Yves**
Jean-François Caron
- 16** **La dictature des Duvalier en Haïti et la
venue des Haïtiens dans la ville de
Québec à partir de la seconde moitié
du XX^e siècle.**
Augustin Roland D'Almeida
- 21** **Compte-rendu**
**La paix malgré tout. Un siècle de
réflexions et d'actions contre la guerre**
Lilianne Plamondon
- 24** **Les lauréats du 15^e concours
d'écriture historique de la
Société historique de Québec**

MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF

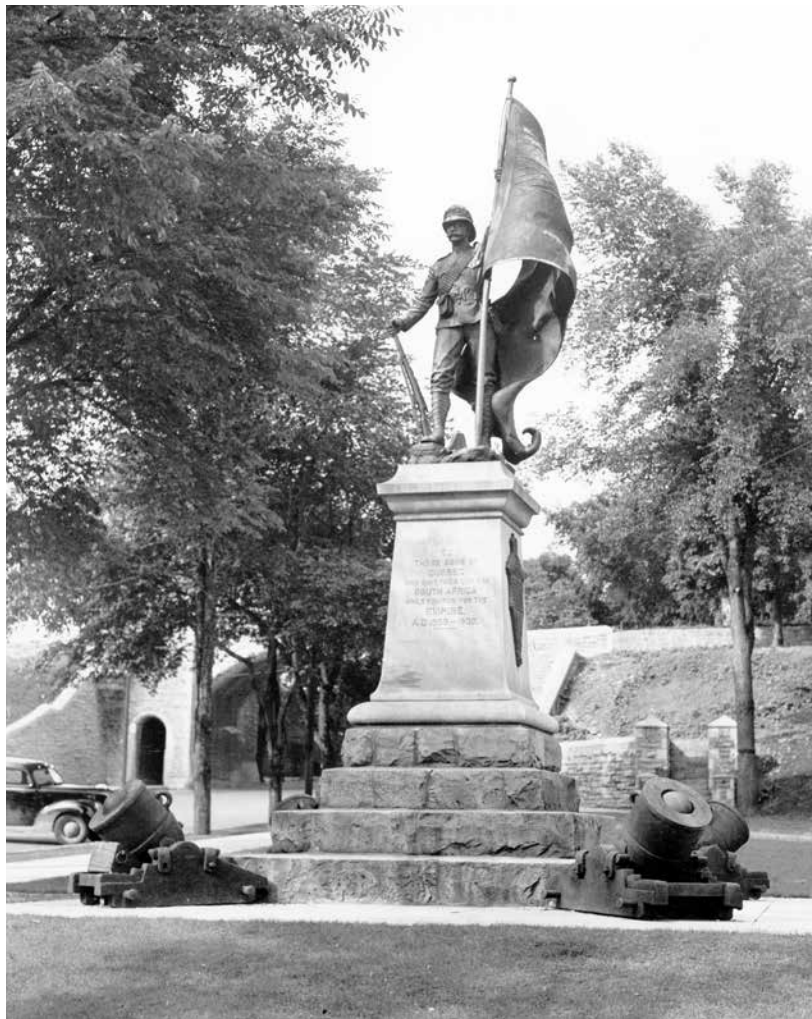
Dans cette nouvelle édition de la revue *Québecensia*, nous vous proposons un concept qui vous amènera à penser à notre ville autrement : par les impacts qu'ont eus les conflits internationaux sur son histoire au cours du XX^e siècle. L'objectif de cette édition est de démontrer les influences de ces conflits sur le développement économique, urbain, culturel et social de la ville. Le but est de montrer comment Québec évolue dans un cadre international.

Pour assurer la pérennité de notre revue, nous avons décidé de revenir à une édition un peu moins volumineuse, comme celle que nous avons l'habitude de publier auparavant. L'augmentation fulgurante des coûts liés à la production et aux services au cours des dernières années nous amènent à repenser le financement de la revue. Bien qu'ils soient réduits en nombre, nous sommes confiants d'avoir réussi à vous présenter des textes qui jetteront une lumière nouvelle sur l'influence du contexte international dans l'évolution de la ville de Québec. En vous proposant ces quelques pistes de réflexion, nous espérons que cela attisera votre curiosité.

Éric Légaré Roussin

Le monument de la guerre des Boers

Éric Légaré Roussin



Archives de la Ville de Québec, Fonds Office municipal du tourisme, M07-03-01-N025558

À deux pas de la porte Saint-Louis, au bord de l'Esplanade, située au coin des rues Saint-Louis et D'Auteuil, on retrouve un monument qui commémore les soldats qui ont participé à la Guerre des Boers. Ce monument de forme pyramidale repose sur

la première quatre obusiers. Au sommet de ce socle se trouve la statue d'un soldat canadien portant un uniforme colonial du début du XX^e siècle. Ce dernier empoigne de sa main droite une carabine dont la crosse s'appuie à terre dans la position du « Stand at ease », une position

militaire plus relaxante. De son autre main, il tient fermement la hampe alourdie d'un *Union Jack* en bronze. Dévoilé le 15 août 1905, ce monument est l'œuvre du sculpteur Hamilton McCarthy originaire de Toronto.¹

En plus de nous rappeler le passé colonial du Canada, cette statue souligne l'implication et le sacrifice de plusieurs Québécois et même de résidents de Québec dans un conflit qui s'est déroulé à plusieurs milliers de kilomètres, sur un continent qui leur était totalement étranger. Une guerre qui était loin de faire l'unanimité au sein de la population canadienne-française.

Le Canada et la guerre des Boers

La guerre d'Afrique du Sud (1899-1902), ou guerre des Boers, est la première guerre étrangère à laquelle le Canada a participé. On compte au total 7 000 Canadiens mobilisés durant ce conflit. Cette guerre est particulièrement connue de notre histoire puisqu'elle permet l'émergence d'un mouvement d'indépendance du Canada face à l'Empire britannique. Ce mouvement est d'ailleurs porté par le célèbre Henri Bourassa, fondateur du journal *Le Devoir*. Ce conflit démontre également la scission qui s'affirme de plus en plus entre les anglophones et les francophones du Canada.



Archives de la Ville de Québec, Fonds Louis Lachance, P075-N012559

Le conflit oppose la Grande-Bretagne, ses colonies et les dominions aux républiques afrikaners du Transvaal et de l'État libre d'Orange. Les Afrikaners étaient des descendants de réfugiés protestants de Hollande, de France et d'Allemagne qui, tout au long du XVII^e siècle, ont migré au cap de Bonne-Espérance, au sud du continent africain. Après la colonisation de l'Afrique du Sud par l'Empire britannique au XIX^e siècle, ces populations refusent de se soumettre et elles établissent au nord de la colonie anglaise les nations indépendantes du Transvaal et l'État libre d'Orange. En 1899, la

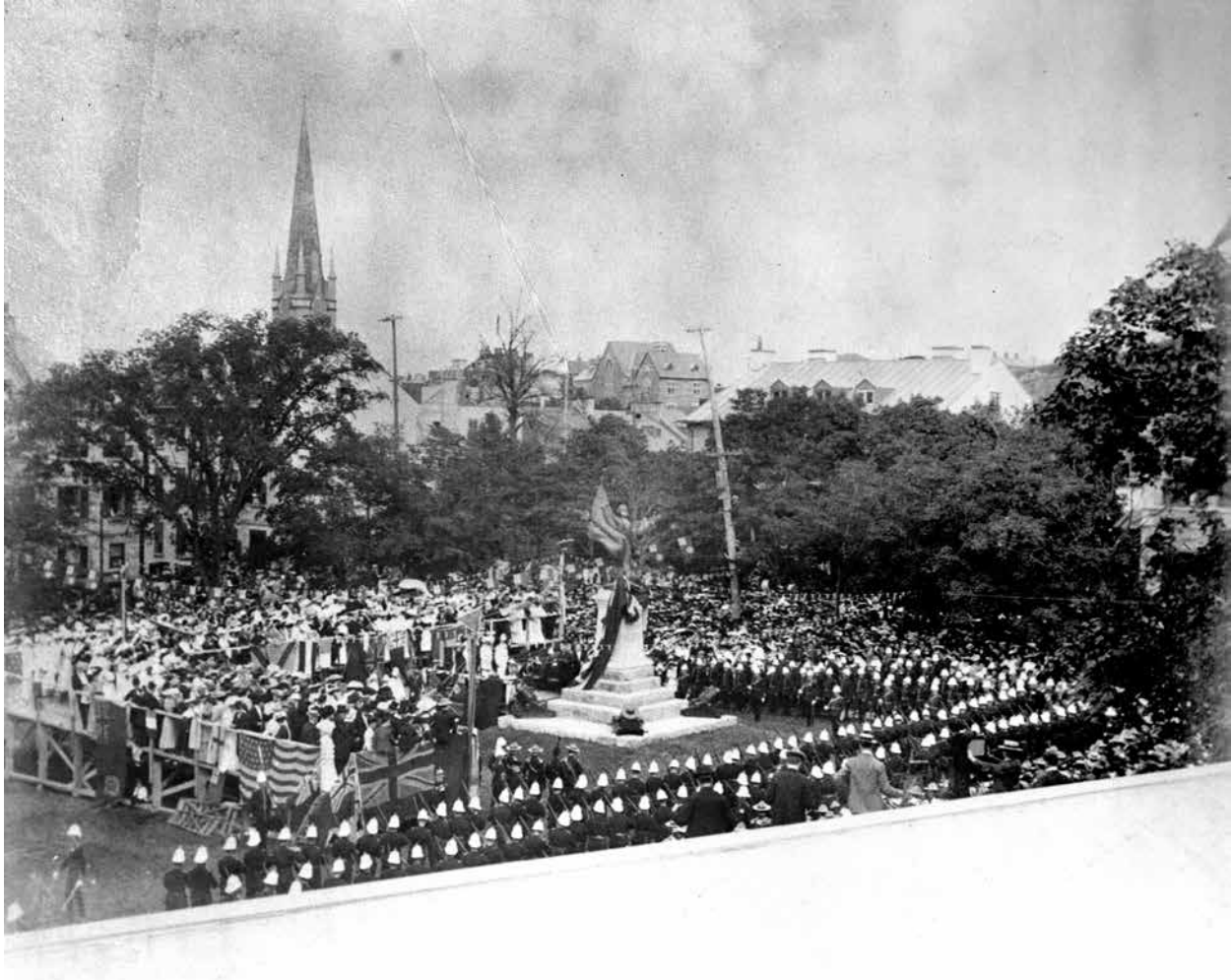
Grande-Bretagne, au sommet de sa puissance coloniale, décide d'envahir les deux états qui l'avoisinent.

Un faible engouement pour les francophones

Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'opinion canadienne est fortement divisée quant à l'implication du Canada dans ce conflit étranger. D'un côté, les Canadiens français voient dans l'expansion de l'Empire britannique une menace envers leur survie, ce qui les amène à avoir une certaine

sympathie pour les Boers. De l'autre côté, le Canada anglais est encore à cette époque une société britannique attachée à la Couronne.² Le manque d'enthousiasme des Canadiens français se voit notamment dans l'enrôlement plutôt timide puisqu'ils ne fournissent qu'un maigre 4% des effectifs alors qu'ils représentent 30% de la population, et ce, malgré les efforts du journal libéral *Le Soleil*, qui souhaite mousser la participation des francophones au conflit.³

Bien que l'enthousiasme de la population du Québec pour



Archives de la Ville de Québec, Fonds Louis Lachance, P075-N012596

la guerre ait été modéré, on retrouve tout de même quelques Canadiens français en quête de découvertes et d'aventures dans les rangs de l'armée britannique. De plus, les autorités collaborent et participent même à l'effort de mobilisation de l'empire. L'administration municipale de Québec affirme, comme celle de Montréal, sa loyauté envers l'Empire britannique. Le maire Simon-Napoléon Parent souscrit un montant de 1 730\$ auprès de la population (surtout auprès des anglophones) afin de souligner le départ du contingent canadien en octobre 1899.⁴ C'est dans une atmosphère de grandes

festivités que les enrôlés se rassemblent sur l'Esplanade et paraded dans la ville, sous les encouragements de la population : « Leur défilé à travers les rues a été un spectacle des plus touchants. De toutes les résidences de la rue St-Louis, du Château Frontenac, de la grande galerie du magasin Morgan, on agitait des petits pavillons, des mouchoirs. On criait aux parents et amis, au passage, un dernier adieu. »⁵ Le départ du « Sardinian », le navire qui doit transporter les soldats, est prévu pour 15h00, mais il ne quitte qu'à 16h00. Pendant cette heure d'attente, environ

20 000 personnes observent les soldats à partir de la terrasse et sur tout le versant des Glacis de la Citadelle, jusqu'à leur départ pour Cape Town.⁶

Un monument à la mémoire des disparus

En tout, la guerre des Boers a causé la mort de 60 000 personnes, dont 7 000 guerriers boers et 22 000 soldats impériaux. Parmi les hommes tombés au combat, 270 étaient Canadiens et 11 d'entre eux étaient originaires de la province de Québec.⁷ Pour souligner le

sacrifice de ces 11 soldats francophones, le journal *Chronicle* organise une souscription afin d'ériger un monument en leur honneur d'une valeur de 6 000\$.⁸ La base de ce monument est fabriquée en pierres brutes provenant de la tour Martello 3 qui a été détruite l'année précédente pour faire place au pavillon McKenzie de l'hôpital Jeffery Hale.⁹

Le dévoilement de cette statue se fait en grande pompe, le 15 août 1905, puisqu'un représentant de la famille royale britannique, le prince Louis-Alexandre de Battenberg, commandant de l'escadre anglaise en rade, est de passage à Québec pour assister à la cérémonie. Outre le prince, on retrouve plusieurs notables, dont Lord Albert Grey, gouverneur général du Canada, Sir Louis-A. Jetté, le lieutenant-gouverneur, M. Kleckowski, consul général de France, le général Henry, consul des États-Unis, le major général Lake, commandant de

la milice canadienne, le colonel Buchan, commandant de la province, le colonel Roy, commandant du district de Québec, le colonel Wilson, commandant de la forteresse, le sénateur Choquette, ainsi que plusieurs membres de la haute société canadienne-française.¹⁰

Le maire de Québec étant absent en raison d'un deuil, c'est George Tanguay qui est chargé de prendre part aux festivités et de s'adresser à la foule de 20 000 personnes réunies sur l'Esplanade. De longs discours patriotiques du remplaçant du maire et de Lord Grey précèdent le dévoilement, par le gouverneur général, du monument recouvert du drapeau britannique.¹¹

L'emplacement du monument a une forte signification pour les partisans de cette entreprise coloniale: « Qui ne se rappelle cet événement unique du départ du premier contingent canadien pour l'Afrique du Sud? Qui n'a pas souvenir

de cette démonstration faite à nos piou-pious qui, partant de l'Esplanade, où ils avaient été passés en revue par Lord Minto, parcourant nos rues, hâvesse au dos, carabine à l'épaule, descendant à la basse-ville pour s'embarquer sur le « Sardignan » en destination de Cape Town? ».

Comme il a été mentionné précédemment, l'engouement pour ce conflit a été plutôt timide dans le Canada français en raison des divergences culturelles entre anglophones et francophones. Malgré la froideur de la plupart des francophones devant les ambitions coloniales britanniques, ce monument rappelle que certains habitants de Québec ont participé à cette guerre, que ce soit pour répondre à des sentiments patriotiques, ou tout simplement par goût de l'aventure. Cette statue représentant les soldats morts sur le sol africain vient inscrire la Ville de Québec dans une histoire qui outrepassé largement ses frontières physiques.

Notes

- 1 Georges-Émile Marquis. Les monuments commémoratifs de Québec, Beauceville, L'Éclaireur, 1958, p. 131.
- 2 « Le Canada et la guerre d'Afrique du Sud (Guerre des Boers) », dans L'encyclopédie canadienne, [page consultée le 19 septembre 2023]
- 3 Jean-Guy Pelletier, « Qu'allions-nous faire dans cette galère? La guerre des Boers », *Cap-aux-Diamants*, No 48, 1997, p. 32.
- 4 *Ibid.*
- 5 Le Soleil, 31 octobre 1899, p. 1
- 6 *Ibid.*
- 7 « Le Canada et la guerre d'Afrique du Sud (Guerre des Boers) », dans L'encyclopédie canadienne, [page consultée le 19 septembre 2023]
- 8 L'événement, 16 août 1905.
- 9 Jean-François Caron, « Les Braves de l'Afrique du Sud », Page Facebook SHQ, publication du 28 février 2018, [page consultée le 19 septembre 2023]; La Presse, 5 décembre 1904.
- 10 Georges-Émile Marquis, *Op. cit.* p. 132
- 11 Le Soleil, 16 août 1905.

Le quartier Saint-Sauveur

Nancy Martel



Archives de la Ville de Québec, Vue aérienne du quartier Saint-Sauveur Q-C1-14-N0148-N014890, Droits réservés : Ville de Québec

Le maillage des voies de circulation d'un village ou d'une ville, appelé aussi « trame urbaine », repose sur plusieurs facteurs humains. On peut penser à l'architecture en coin, caractère distinctif des bâtiments de Limoilou. Elle résulte de l'amalgame de la trame organique sinueuse développée en Nouvelle-France, qu'on peut observer sur le chemin de la Canardière, et de la trame orthogonale perpendiculaire développée dans les années 1930.

Certains changements sont parfois beaucoup plus subtils en apparence, sans nécessairement être de moindre importance. C'est le cas du quartier Saint-Sauveur, de création plus

récente. Il s'est développé à la suite d'une migration de la population de Saint-Roch, déplacée par les incendies de la deuxième moitié du 19^e siècle. Le secteur militaire, situé dans l'ancienne paroisse de Saint-Malo, est aujourd'hui connu pour ses activités industrielles. Néanmoins, derrière les bâtiments de briques, de béton et le bitume, se cache une histoire des plus intéressantes née des grands conflits mondiaux du 20^e siècle.

Des terres éloignées vers la Railway

Le secteur de Saint-Sauveur faisait auparavant partie du

grand quartier de Saint-Roch-de-Québec. En 1845, ce secteur se scinde et donne naissance aux quartiers Saint-Roch-de-Québec-Nord, qui englobe les territoires de Limoilou et Saint-Malo, et Saint-Roch-de-Québec-Sud, l'actuel Saint-Sauveur. L'incendie qui a détruit Saint-Roch en 1845 a provoqué cette division et incité la population à s'établir plus loin dans les terres jadis occupées par des ouvriers de l'industrie du bois. Par la suite, la population s'accroît au point où le morcellement du territoire s'avère la seule solution.

En 1893, Saint-Roch-de-Québec-Sud est subdivisé et devient officiellement Limoilou et Saint-Malo. La municipalité de Saint-Malo n'existe que peu de temps, puisqu'en 1908 elle fusionne avec la Ville de Québec, ce qui lui permet de profiter d'infrastructures municipales plus avantageuses. Toutefois, Saint-Malo n'est pas la seule à en bénéficier. Québec souhaite créer de nouveaux parcs industriels étant donné la saturation de son propre territoire. Le développement de Saint-Malo se fait en continuité avec celui de Saint-Sauveur, épousant une trame orthogonale nord-sud plutôt qu'est-ouest. Cela laisse alors de grands espaces disponibles le long de la rivière Saint-Charles.

La Transcontinental Railway Company (qui deviendra le Canadian National en 1919) acquiert le terrain en 1910 dans le but d'y faire construire des



Archives de la Ville de Québec, Vue aérienne du Parc industriel Saint-Malo, P012-N0236-N023609, W. B. Edwards Inc. Droits réservés Ville de Québec

usines pour son matériel roulant. Ces usines entrent en activité entre 1919 et 1920. L'apparition d'usines dans le secteur entraîne la construction de résidences ouvrières, dont les maisons à cheminée de tuyaux de métal, particulières à Saint-Sauveur. Plusieurs bâtiments de cette entreprise sont d'ailleurs toujours visibles aujourd'hui. Hormis l'atelier des locomotives, incendié en 1961, l'ensemble comportait un atelier de wagons, une chaufferie, un bâtiment d'administration et une forge que l'on peut toujours admirer aujourd'hui.

La Première Guerre mondiale n'a que peu d'incidence sur la trame urbaine du secteur. Toutefois, il est intéressant de noter que les travaux de construction des usines de la Transcontinental cessent en 1915, puisqu'à l'époque le ministère de la Milice et de la Défense réfléchit à la possibilité d'acquérir le terrain et ses bâtiments pour les besoins de l'industrie militaire. Cette proposition sera néanmoins rejetée, ce qui permettra au Canadian National de poursuivre ses travaux de construction.

L'usage que la Canadian National Railway Company fait des lieux donne une trame particulière au secteur. Cette trame est toujours visible aujourd'hui : de longues rues courbes

épousant la forme des anciennes voies ferrées, aujourd'hui enfouies sous le bitume. Le passant qui désire reconnaître les anciens bâtiments de la Transcontinental n'a qu'à observer les toitures. Ces dernières, hormis le bâtiment administratif, ont des versants droits, doubles, et le faite possède un petit toit à deux versants.

La Deuxième Guerre mondiale : la création d'un secteur industriel

La Deuxième Guerre mondiale influence davantage le secteur. L'expérience de la Première Guerre mondiale laisse entrevoir une utilisation très importante des armes automatiques, ce qui demande une production de munitions beaucoup plus grande. C'est pourquoi, dès l'été 1939, avant même le début officiel de la guerre en Europe, le ministère de la Défense nationale prévoit les aménagements nécessaires pour fournir une grande quantité de munitions d'armes de petit calibre.

Le moment est d'ailleurs plutôt bien choisi. En effet, la Canadian National Railway Company sous-utilise l'usine de Québec. L'offre d'achat du gouvernement permet ainsi à la compagnie de se départir de ses locaux sans avoir à endosser la responsabilité de centaines de mises à pied. L'Arsenal de Saint-Malo fait alors partie d'un ensemble de production réparti entre Québec, Valcartier et l'Ontario pour la fabrication des munitions de petit calibre, dont la chaîne de travail est bien établie : l'Ontario fabrique les capsules de cuivre, Saint-Malo et la côte du Palais fabriquent les munitions, et le remplissage se fait à Valcartier.

On ajoute alors plusieurs bâtiments à l'ensemble déjà existant : l'Arsenal, que l'on voit aujourd'hui depuis le boulevard Charest, le bâtiment de lien, le bâtiment du département d'inspection, la trésorerie, la fonderie et l'entrepôt.

L'incidence de l'Arsenal sur le développement résidentiel

La création d'un complexe industriel de cette ampleur laisse annoncer le grand besoin d'employés, qui chercheront inévitablement à se loger à proximité de leur emploi. En 1943, c'est près de 7 000 personnes qui travaillent dans les bâtiments de l'Arsenal de Saint-Malo pour l'effort de guerre.

Sous la gestion de la Wartime Housing Limited, deux quartiers résidentiels sont construits à l'arrière du terrain de l'Arsenal. Ces deux quartiers existent toujours aujourd'hui. L'un se situe à l'est du pont Scott, l'autre à l'ouest du cimetière de Saint-Sauveur. Les rues de ces quartiers portent encore aujourd'hui des noms militaires. La trame urbaine est orthogonale, dans l'orientation nord-sud, tout le long de la voie organique de Saint-Vallier. Elle s'adapte ainsi à la structure que les Ursulines avaient amorcée au début du siècle.

Le modèle de maison est assez simple. C'est une petite habitation d'un étage et demi comprenant un toit habitable en pente à deux versants droits, une galerie à l'avant, des ouvertures en façade disposées de façon asymétrique, des fenêtres à carreaux et un revêtement de déclin de bois. Le format préfabriqué et usiné permet une



Archives de la Ville de Québec, Arsenal de Saint-Malo, M04-N021566

construction rapide et en série afin de répondre à la demande.

Toutefois, la Wartime Housing Corp peine à produire les logements essentiels à tous les employés en raison de la lenteur de la construction et du « suivi à la lettre » de certains préceptes que l'on peut encore remettre en question aujourd'hui. Dans un article du journal *Le Droit* de 1942, on peut lire qu'un ouvrier de l' Arsenal, père d'une famille de 8 enfants, s'est vu refuser le droit d'habiter un des logements de la Wartime Housing Commission sous prétexte que sa famille était trop nombreuse et que son salaire ne lui permettait pas d'habiter une maison assez grande pour toute sa famille. Le pauvre homme a donc été laissé dans une habitation d'une seule pièce pour tout son monde.

Ce développement urbain rapide est peu adapté aux besoins humains et économiques des familles ouvrières. La population fera pression sur les instances gouvernementales pour « l'élimination des taudis ». En plein milieu de la Deuxième Guerre mondiale, le maire Lucien Borne parle déjà d'une « reconstruction de la ville » pour permettre aux familles d'accéder à des propriétés abordables.

Ce programme de reconstruction a une incidence non négligeable sur l'urbanisme, non seulement à Saint-Malo et à Saint-Sauveur, mais aussi à Québec, puisqu'il favorise entre autres le développement des quartiers Chauveau, Saint-Émile et Sainte-Foy et donnera naissance au bungalow québécois.

Les ouvrières de l' Arsenal

Il est impossible de parler de l' Arsenal sans mentionner son incidence sur l'amélioration des conditions socioéconomiques des femmes. Dans son article intitulé « Plus qu'une participation à l'effort de guerre : les travailleuses de l' Arsenal », Brigitte Violette mentionne que l'industrie des munitions militaires a toujours compté sur la main-d'œuvre féminine, et ce, du XIX^e siècle jusqu'à la fermeture complète des usines (autour des années 1970-1980). En 1943, 58,9 % du personnel de l' Arsenal de Saint-Malo était féminin.

Il serait toutefois naïf de penser que l'embauche des femmes ne se faisait que par volonté d'égalité. Les femmes représentent une main-d'œuvre bon marché et, contrairement à la majorité de leurs homologues masculins, elles sont souvent payées à la pièce et non à la journée, ce qui permet de réaliser une économie importante. Malgré le déséquilibre salarial, cette embauche donne aux femmes une autonomie financière. Dans la vidéo « Du fourneau aux canons, les travailleuses de l' arsenal fédéral », une ancienne travailleuse mentionne : « C'est sûr que ça nous a donné une certaine indépendance financière, l'argent qu'on gagnait, on pouvait en

disposer comme on voulait. C'est sûr qu'on donnait toujours une petite pension aux parents, mais quand on avait besoin d'un morceau quelconque, on allait l'acheter nous autres mêmes. On se disait, c'est mon argent, je peux en disposer comme je veux. »

Saint-Sauveur aura également vu se développer un des rares programmes d'aide aux filles-mères avec le Service social industriel. En effet, ce programme permettait aux filles-mères de retrouver leur emploi après un accouchement. Ainsi, le fait de tomber enceinte n'était plus une cause de renvoi. En 1949, ce programme de l' Arsenal avait déjà aidé plus de 300 femmes en sept ans d'existence.

Un plan de relance d'après-guerre

Dès la conception de l' Arsenal, un plan de reconversion est immédiatement conçu afin d'éviter que les édifices ne soient par la suite laissés à l'abandon. Un parc industriel est ainsi prévu, permettant la vente des bâtiments à des compagnies privées qui pourront poursuivre la mission industrielle du secteur de l' Arsenal. Alain Gelly mentionne dans son ouvrage qu'en 1945, on remet en doute ce plan de reconversion. On envisage en effet de conserver la production de munitions à Saint-Malo plutôt qu'à Valcartier. Cela semble à ce moment pertinent, puisque Saint-Malo est géographiquement mieux adapté que Valcartier et que l'espace permet également des agrandissements et des réaménagements intéressants.

Le plan initial sera toutefois maintenu et, en 1945, la majorité des activités industrialo-militaires se centralisent à Valcartier, la construction et la machinerie plus récente permettant un meilleur rendement que les installations de la côte du Palais. On considère que la reconversion des usines de Saint-Malo est « un axe majeur du développement économique défini par le commissariat de l'industrie ». Progressivement, on diminue les activités de Saint-Malo, jusqu'à sa qualification de « surplus de guerre » en 1946. Le terrain sera alors morcelé, et les bâtiments, vendus à différentes entreprises. Le succès sera au rendez-vous, puisqu'un nouveau parc industriel sera ouvert à la Pointe-aux-Lièvres.

Aujourd'hui

Après la guerre, de grandes entreprises telles que Quakers Oats Co. Canada, Imperial

Tobacco et Goodyear occupent les locaux de l'Arsenal. Toutefois, malgré ce premier succès de reconversion, le secteur amorce un déclin. Les grandes compagnies le désertent peu à peu pour laisser la place à des industries de moins grande envergure. Celles-ci modifient les bâtiments, puisqu'elles ont besoin de moins en moins d'ouvriers.

Au fil du temps, les bâtiments ont perdu leur unité architecturale, sont devenus partiellement désaffectés et ont parfois même été abandonnés. On peut d'ailleurs se questionner sur la conservation du patrimoine industriel. L'ancienne chaufferie, en activité jusqu'en 2014, a ainsi perdu deux de ses cheminées, et la majorité de ses entrées ont été condamnées. Bien que l'on puisse comprendre que les besoins technologiques aient changé, il est pertinent de se demander si une meilleure intégration de l'architecture originale

n'aurait pas pu être privilégiée. Plusieurs autres bâtiments ont également vu leur recouvrement changé pour des matériaux plus récents, de facture industrielle, ce qui nuit à la cohérence urbanistique et architecturale de l'ensemble.

Malgré tout, l'esprit de l'Arsenal semble revivre grâce à de nouvelles initiatives. Plus petites de taille, la compagnie de meubles L'USINE et la distillerie Arsenal & Co. font revivre l'histoire du site par leur nom, mais aussi en intégrant l'architecture des lieux à leurs espaces. La distillerie souhaite même offrir des visites guidées afin de faire connaître l'histoire du bâtiment. La portion angulaire du bâtiment demeure quant à elle encore désaffectée à ce jour. À travers les fenêtres fracassées, cette portion de l'Arsenal est toujours à la recherche d'un occupant qui saura faire revivre la mémoire du secteur avec créativité.

Références

- Barrette, V. (1942, 12 décembre). Au jour le jour. *Le Droit*. Site web BAnQ numérique. Page consultée en août 2023. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4057212?docsearchtext=le%20droit,%2012%20décembre%201942>
- Blanchet, D. (1987). *Saint-Sauveur: À l'image du début du siècle*. Québec: Ville de Québec. 50 p.
- Gelly, A. (1992). L'Arsenal fédéral de Québec 1933-1946. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 20(3), 97-108. <https://doi.org/10.7202/1019266ar>
- Lajoie, F. (2022, 13 avril). LUSINE fait revivre l'Arsenal de Saint-Malo! *Le Soleil [web]*. <https://www.lesoleil.com/2022/04/13/lusine-fait-revivre-larsenal-de-saint-malo-8b3e8e2d273c5c858f212b6c952a9f48/>. Page consultée en août 2023.
- November, V. (2004, 16 Avril). L'incendie créateur de quartier ou comment le risque dynamise le territoire. *Cahiers de Géographie du Québec*, 367 - 388.
- Parcs Canada. (2012). *Du fourneau aux canons: Les travailleuses de L'Arsenal fédéral de Québec*. [vidéo en ligne]. Sur YouTube. Page consultée en août 2023.
- Plante, R. (2023, 15 mars). ARSENAL & CO, méga projet de distillerie à Québec. *Le Soleil [web]*. <https://www.lesoleil.com/2023/03/15/arsenal--co-megaprojet-de-distillerie-a-quebec-e9893cba5cb76aaa97aa78c8fb81403b/>. Page consultée en août 2023.
- Roy, A. (2005). Guerre et paix : Lucien Borne, l'homme de la situation. *Cap-aux-Diamants*, 59-63.
- Ville de Québec (2023). Répertoire du patrimoine bâti. (Site web de la Ville de Québec). Consulté en août 2023. <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/bati>
- Violette, B. (2008). Plus qu'une participation à l'effort de guerre : les travailleuses de l'arsenal. *Cap-aux-Diamants*, (95), 10-15.
- Wikipédia. (2023). La Cité-Limoilou. https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Cité-Limoilou [page consultée en août 2023].

La commémoration des émeutes contre la conscription de 1917

Chloé Breton

Le 1^{er} avril 1918, quatre civils sont tués lors d'une manifestation contre la conscription dans le quartier de Saint-Sauveur par des soldats missionnés pour maintenir l'ordre, ces derniers finissant par tirer à la mitrailleuse sur les civils. Lors du drame, les faits sont relatés dans différents journaux, mais presque aussi soudainement la mémoire collective tend à oublier ces événements qui ont créé un traumatisme dans la population. L'oubli devient un mécanisme de défense contre le traumatisme des violences qui ont eu lieu dans la Capitale nationale. On doit la véritable résurrection de la mémoire, essentiellement à l'historien Jean Provencher, qui fait paraître en 1971, *Québec sous la Loi des mesures de guerre*. Cet ouvrage a été la porte d'entrée, d'une nouvelle mémoire collective qui, bien des générations plus tard, se regroupe autour de la

notion de *justice*, qui doit être rendue aux victimes¹. Dans le même temps, en 1973, Jean Provencher et Gilles Lachance conçoivent une pièce de théâtre, emprunté du *théâtre documentaire*², utilisant les archives de l'enquête par le coroner. L'utilisation du théâtre documentaire permet de présenter les événements entre « mode d'expression traditionnel et commémoration³ ». En utilisant Jean Provencher, comme clé de voûte du retour de la mémoire, des associations citoyennes se mobilisent pour inscrire dans l'espace géographique cet événement. En 1998, on érige un monument commémoratif à l'endroit même où sont tombées les victimes. C'est le *Comité Québec, printemps 1918*⁴ qui en est à l'origine, traduisant la volonté citoyenne de commémorer son histoire. Si une volonté commémorative n'avait pas été formulée, alors il

s'agirait là d'un simple monument historique et non d'une construction commémorative.⁵ Ce monument représente une forme de justice, dont n'ont pas bénéficié les victimes à l'époque. Cette sculpture se focalise dans sa conception, uniquement, sur les quatre victimes du 1^{er} avril 1918, et non pas sur la semaine entière de manifestation qu'a subi la province, une vision critique, envisagée par certains. Cela peut se justifier par l'emplacement de la construction dans un quartier historiquement de travailleurs manuels, c'est-à-dire de la même condition sociale que les victimes du 1^{er} avril. Sous cette forme, la commémoration peut être envisagée comme *une impulsion*, de différents groupes ou institutions qui, dans un besoin de *fédération* et de *justice*, se coalisent autour du souvenir d'un événement historique.

Notes

1 Renaud, *op. cit.*

2 Weiss, pionnier dans la conception du théâtre documentaire avec, *L'Instruction* en 1965, basé sur les verbatims et les notes des procès d'Auschwitz qui s'est tenu à Francfort durant 20 mois de 1963 à 1954. (Simon-Olivier Gagnon, « Notes sur le geste de commémorer autrement : les modes d'expression non traditionnels de la commémoration », *Ethnologies*, volume 40, numéro 1, 2018, p. 159-176.).

3 Gagnon, *op. cit.*

4 Renaud, *op. cit.*

5 *Ibid.*

Le quartier Saint-Yves

Jean-François Caron, historien



Vue aérienne de l'ancien Hôpital des Vétérans (CHUL) en 1964, P012-N0240-N024059 W. B. Edwards Inc. Droits réservés Ville de Québec

Un quartier pour les vétérans

Bien que le conflit se soit déroulé en Europe, la Deuxième Guerre mondiale a eu des impacts très concrets au Canada et dans la ville de Québec. L'arrivée massive des femmes dans les usines de guerre, en l'occurrence à l'Arsenal de Saint-Malo, en constitue un bel exemple, bien qu'on n'en parle de nos jours que dans les musées ou dans les livres d'histoire. Néanmoins, certaines de ces répercussions ont été très tangibles et sont toujours visibles aujourd'hui dans le paysage urbain de la capitale. Ainsi, l'actuel quartier

Saint-Yves, de l'arrondissement Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge, a vu le jour à la suite de ce conflit mondial. Curieusement, le germe de son apparition remonte bien avant la guerre et découle de l'avènement de l'aviation. Suivez le guide.

C'est le 29 août 1911, au-dessus de Limoilou, qu'un avion survole Québec pour la première fois. En effet, l'aviateur belge George Mestach, l'homme-oiseau, fait une envolée de quelques minutes à bord de son monoplane, le Blériot. La foule est conquise. L'année suivante, à l'occasion de la première édition de l'exposition provinciale,

Mestach récidive. Le 27 août, malgré une température défavorable, il fait une envolée de quelques minutes à bord de son monoplane, le Borel-Morane. La foule est ébahie. On lui réserve une ovation lors de son atterrissage. Jusqu'au 4 septembre, il effectue plusieurs envolées. Le 30 août, il survole la ville à 6 000 pieds (1 830 mètres) d'altitude durant 27 minutes. Enfin, le 1^{er} septembre, il largue de son appareil des messages qui virevoltent jusqu'au sol. Les Québécois voient en cet aviateur un héros. Ils sont également fascinés par l'aviation.

Les quelques pilotes qui visitent la capitale par la suite se posent alors dans des champs environnants ou sur les plaines d'Abraham. Le plus célèbre d'entre tous est certainement l'as de l'aviation américaine, Charles Lindbergh, qui visite Québec le 28 avril 1928. Il venait livrer un sérum à son camarade Floyd Bennett, hospitalisé à l'Hôpital Jeffery-Hale du boulevard Saint-Cyrille (aujourd'hui boulevard René-Lévesque). Auréolé par son exploit réalisé l'année précédente, soit un vol New York-Paris sans escale, effectué en 33 heures et en solitaire à bord de son *Spirit of St. Louis*, Lindbergh attire la foule sur les Plaines. Bien que son voyage n'ait pas eu le succès escompté, puisque son camarade est décédé malgré sa tentative, il a néanmoins fait de Québec une destination pour les aviateurs.



Église Saint-Yves, 2019, Ville de Québec, Patri-Arch

Dès les jours suivants, la *Commission des champs de bataille nationaux* est prompte à réagir. On craint probablement l'effet Lindbergh. C'est ainsi que le 3 mai, on décide d'interdire les atterrissages sur les Plaines, de plus en plus fréquentées par les aéronefs. C'est dans ce contexte qu'en 1928, la *Canadian Transcontinental Airways* (CTA) aménage un aérodrome rudimentaire à Sainte-Foy, le premier de la région de Québec. L'aérodrome Saint-Louis était situé dans les champs avoisinant le bois Gomin, d'où son appellation populaire d'aérodrome du Bois-Gomin. Il s'étendait depuis le chemin Saint-Louis jusqu'à l'ancien chemin Gomin, situé derrière les actuels centres commerciaux, ce qui correspond

de nos jours à l'emplacement du quartier Saint-Yves. On y retrouvait trois hangars de tôle, situés en bordure de la rue Corrigan, et une pompe à essence. La piste gazonnée s'étirait sur 1 067 mètres, d'est en ouest, dans l'axe des actuelles rues Triquet et Jean-Brillant.

En plus d'accommoder les aviateurs de passage, on y donnait des cours de pilotage et on y présentait des spectacles aériens. L'aviateur Roméo Vachon, gérant de la CTA, y inaugure un important service aéropostal entre Sainte-Foy et Sept-Îles. La toponymie ne l'a pas oublié, son nom ayant été attribué à une rue et à un parc du quartier, où un monument rappelle sa mémoire.

Le succès de l'aérodrome Saint-Louis est indéniable et l'espace vient rapidement à manquer. En 1931, le pilote américain Frank Hawks suggère d'aménager une nouvelle piste, à l'Anse-au-Foulon, afin d'y combiner les services portuaires et aériens. Le projet est toutefois sans lendemain. Finalement, entre 1938 et 1941, la CTA ouvre deux pistes d'atterrissage sur le plateau de L'Ancienne-Lorette, qui deviendra l'aéroport international Jean-Lesage. C'en était fait de l'aérodrome du Bois-Gomin.

À la suite du déménagement aéroportuaire, le vaste terrain inoccupé demeure la propriété du CTA, renommé depuis la *Canadian Airways Limited*. En 1946, elle le vend au Ministère des Anciens

Combattants, qui lui donnera une toute nouvelle vocation.

En cette période de prospérité d'après-guerre, beaucoup de familles quittent le centre-ville pour aller habiter dans les nouvelles banlieues qui commencent à s'étendre autour de la capitale. C'est dans ce contexte que le ministère des Anciens Combattants utilise son nouveau terrain pour développer un quartier résidentiel destiné aux vétérans de la deuxième Guerre mondiale.

Dans un premier temps, on réserve un secteur de 1,3 hectare en bordure du boulevard Laurier pour y construire un hôpital consacré aux vétérans. Il s'agit aujourd'hui du *Centre hospitalier de l'Université Laval*, mieux connu sous l'appellation de *CHUL*. Conçu selon les plans du célèbre architecte Robert Blatter, sa construction débute en 1949, et il est inauguré en 1954 par le premier ministre du Canada Louis-Stephen St-Laurent. Il remplace alors l'*Hôpital des Anciens combattants*, qui était situé jusque-là dans l'ancien *Hôpital de la Marine* de la Pointe-aux-Lièvres.

Un autre secteur est voué au noyau institutionnel, constitué d'une église, d'un presbytère, d'une salle paroissiale, d'une école et de deux parcs. Ce sera la naissance de la paroisse Saint-Yves. L'église actuelle et son presbytère sont construits en 1962-1963, selon les plans de l'architecte Louis Carrier, qui privilégie un style moderne, typique de la Révolution tranquille. Son clocher constitue un élément incontournable dans le paysage du quartier.

Sur la surface restante, on ouvre 302 lots d'environ 36 mètres sur

18, pour y construire autant de maisons. Les acheteurs bénéficieront de prix et de conditions d'emprunts avantageuses. Le gouvernement fédéral veut ainsi remercier ses vétérans pour leurs services rendus à la nation. Plusieurs modèles des maisons construites seront tirés d'un catalogue de la *Société centrale d'hypothèques et de logement (SCHL)*, ce qui donnera une grande uniformité à certaines rues du quartier.

De nos jours, l'endroit n'est plus réservé ni occupé exclusivement par des vétérans. Il reste peu de choses de l'ancien quartier des Vétérans, devenu le quartier Saint-Yves. Plusieurs maisons ont été rénovées, de sorte qu'elles sont aujourd'hui méconnaissables. D'autres ont simplement été démolies, pour faire place à de plus grosses résidences. En ce qui concerne l'*Hôpital des Vétérans*, le gouvernement fédéral le cède au gouvernement provincial en 1968. Il est alors transformé en institution d'enseignement, le *Centre hospitalier de l'Université Laval*. Enfin, signe des temps, l'église Saint-Yves n'est plus fréquentée autant qu'auparavant. Il est même question de la fermer, ce qui fait craindre sa démolition éventuelle. Heureusement, la Ville de Québec lui a attribué un intérêt patrimonial supérieur, mais rien n'est acquis pour autant.

Entre 1951 et 1965, 17 rues ont été ouvertes dans le quartier. Elles rappellent la mémoire de 20 officiers s'étant illustrés au cours des deux grandes guerres. Pour la Première Guerre mondiale, il s'agit des rues Général-Tremblay (Gén. Thomas-Louis Tremblay [1886-1951]), Jean-Brillant (Lt Jean-Baptiste-Arthur Brillant [1890-1918]) et

Joseph-Kaeble (Cpl Joseph Kaeble [1892-1918]).

Pour la Deuxième Guerre mondiale, il s'agit des rues Alexander (Com. Harold George Alexander [1891-1969] et Gouverneur général du Canada [1946-1952]), Anthony-Law (Lcom. C. Anthony-Law [1916-1996]), Colonel-Mathieu (Lcol. Paul Mathieu [1907-1976]), Général-Allard (Gén. Jean-Victor Allard [1913-1996]), Lalonde (Lcol. Lucien Lalonde [1908-1977]), Lapointe (Lcol. Hugues Lapointe [1911-1982] et Lieutenant-gouverneur du Québec [1966-1978]), Ménard (Gén. Dollard Ménard [1913-1997]), Nelles (Off. Mar. Percy Walker Nelles, [1892-1951]), Sauvé (Lcol. Paul Sauvé [1907-1960] et Premier ministre du Québec [1959-1960]), Teillet (Lt Roger Teillet [1912-2002]) et Triquet (Bgén. Paul Triquet [1910-1980]).

Deux militaires ont participé aux deux guerres mondiales. On rappelle leur mémoire par les rues Bishop (Maréchal William Avery Bishop [1894-1956]) et Gregg (Bgén. Milton Fowler Gregg [1892-1978]).

Quant à la rue Chassé, elle rappelle la mémoire de quatre militaires issus d'une même famille, soit le commandant Henri Chassé (1886-1928) qui, comme son frère Antoine, a participé à la Première Guerre mondiale au sein du 22^e Bataillon, maintenant le Royal 22^e Régiment, et ses fils le lieutenant-colonel Henri Chassé (1922-1997) et le colonel Pierre Chassé (1923-1988) ayant combattu lors de la Deuxième Guerre mondiale, également au sein du Royal 22^e Régiment.

La dictature des Duvalier en Haïti et la venue des Haïtiens dans la ville de Québec à partir de la seconde moitié du XX^e siècle

Augustin Roland D'Almeida

Doctorant en ethnologie et patrimoine, Université Laval Augustin Roland D'Almeida



Archives de l'Association haïtienne de Québec, Dévoilement de la statue de Toussaint Louverture offerte par l'association haïtienne de Québec à la ville de Québec en 2017.

Il est bien connu que des crises politiques et sécuritaires internes à un pays, tout comme des tensions géopolitiques sous-régionales, peuvent entraîner un flot de personnes cherchant refuge à l'étranger dans un pays tiers. Dans les lignes qui suivent, nous allons voir brièvement comment la ville de Québec s'est retrouvée avec une partie de sa population ayant ses origines en Haïti. Nous allons tout d'abord rappeler le fait que les liens entre Haïti et le Québec en général sont multiséculaires

et ne datent pas du XX^e siècle. Ensuite, nous verrons comment un événement majeur, s'étalant sur trois décennies en Haïti, a pu inciter plusieurs de ses citoyens à choisir la ville de Québec comme lieu de vie. Finalement, après avoir mentionné quelques personnages notables provenant de cette diaspora haïtienne de Québec, nous verrons que d'autres soubresauts internes à Haïti peuvent encore de nos jours entraîner une arrivée de ressortissants haïtiens dans la ville. Québec est une ville qui par ailleurs a tenu à reconnaître l'apport historique de quelques ressortissants d'Haïti à son épanouissement.

Des liens historiques anciens entre Haïti et le Québec

Si l'on remonte le temps, on s'aperçoit que de nombreux échanges de biens matériels¹ et de personnes existaient déjà entre Saint-Domingue et la Nouvelle-France depuis le XVII^e siècle. À cette époque, il s'agit de deux juridictions qui sont deux colonies françaises du Nouveau Monde. Devenues respectivement Haïti et le Québec, au fil du temps et de leurs évolutions historiques respectives,

ces deux entités territoriales françaises ont vu s'intensifier leurs échanges de personnes tant en direction du Québec que vers Haïti². En Haïti notamment, de nombreux missionnaires québécois sont allés dispenser l'éducation de base et la santé, au début du XX^e siècle.³ En retour, l'établissement de nombreux échanges culturels a fait en sorte que l'élite haïtienne était plus visible au Québec afin entre autres d'« affirmer son appartenance à l'Occident ».⁴ Un constat s'impose néanmoins tout au long de son histoire, selon lequel Haïti a souvent traversé des périodes difficiles à répétition tant sur le plan politique, social qu'économique. Et l'un des épisodes les plus sombres de son histoire contemporaine, c'est sans nul doute l'installation au pouvoir pendant presque trente ans d'une sanglante dictature familiale. Cette situation, source de grande instabilité dans ce pays des Caraïbes, va aussi avoir des répercussions insoupçonnées jusqu'au Québec, et notamment dans la ville de Québec. Voyons en substance en quoi le duvaliérisme a pu créer une relation de cause à effet entre Haïti et la venue des Haïtiens dans la ville de Québec.

Le duvaliérisme et l'exode des Haïtiens

Le cours de la vie politique, pas toujours stable en Haïti depuis l'indépendance en 1804, vire en une sanglante dictature, peu de temps après l'arrivée au pouvoir à la tête du pays du docteur François Duvalier, dit *Papa Doc*, en 1957. Se sentant rapidement contesté par ses opposants et croyant son pouvoir naissant fortement menacé, à tort ou à raison, François Duvalier change radicalement de posture. Ce médecin devenu homme politique, d'allure plutôt réservée à l'origine, va tomber dans une sorte de paranoïa. Aussi, pour défendre son pouvoir, *Papa Doc* va se mettre à terroriser et à massacrer sans ménagement toutes les strates de la société haïtienne c'est-à-dire des intellectuels aux paysans, des Noirs aux mulâtres, et cela aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Si Duvalier avait de nombreux partisans en Haïti, allant des intellectuels jusqu'à la pègre locale⁵, il est très loin d'avoir fait l'unanimité, dans un pays où tout était contrôlé et où aucune liberté individuelle n'était plus garantie. Certaines estimations au sujet de cette période sombre évoquent jusqu'à 50 000 morts⁶.

Ce sont les tristement célèbres *Tontons Macoutes* qui semaient la terreur au quotidien, au sein de la population haïtienne à cette époque. C'était une sorte de milice privée des Duvalier, père et fils, agissant parallèlement à l'armée nationale et commettant impunément des meurtres, enlèvements, tortures, assassinats et autres exactions envers la population civile⁷. En effet, à la mort de François Duvalier en 1971, c'est son fils Jean-Claude Duvalier, dit *Bébé*

Doc, qui lui succède à la tête du pays, jusqu'à son propre exil précipité en 1986. Cette dictature familiale, s'étalant sur trois décennies, sera ainsi la cause principale d'une accélération de l'émigration des Haïtiens.

Or, il s'agit-là d'un phénomène qui est pourtant bien ancré historiquement dans l'histoire haïtienne. Mais, avec le duvaliérisme, Pâquet et Duchesne expliquent notamment que les Haïtiens partaient surtout pour fuir un « État Prédateur » devenu tellement oppressant à l'égard de sa propre population⁸. À cela s'ajoutent des causes secondaires, comme la crise économique, le manque de débouchés pour les nombreux diplômés, ainsi que les conséquences néfastes de l'occupation américaine du pays sur l'économie haïtienne, entre 1915 et 1934. D'autre part, en pleine guerre froide, cette superpuissance occidentale donnera toujours son appui aux Duvalier, malgré les atteintes aux droits fondamentaux que nous venons de mentionner; car ce régime affichait un anticommunisme viscéral au goût de Washington. D'ailleurs, les communistes haïtiens, réels ou supposés, furent parmi les plus pourchassés et les plus persécutés par la dictature duvaliériste. Ce sont ces conditions de vie précaires qui vont pousser des masses d'Haïtiens de toutes conditions sociales à s'exiler, et notamment, à venir au Québec.

Quelques caractéristiques de l'immigration haïtienne vers le Québec au XX^e siècle

Hormis une poignée de personnes issues de l'élite et de rares étudiants haïtiens

précurseurs, on note que peu d'Haïtiens sont établis au Québec au début du XX^e siècle. Cette situation change radicalement avec l'avènement de la dictature duvaliériste, dès 1957 en Haïti. Cette période répressive force des milliers d'Haïtiens à quitter leur pays et à se déplacer vers les îles environnantes des Caraïbes, l'Europe, les États-Unis et le Canada. La particularité de l'immigration haïtienne au Canada, c'est qu'elle est essentiellement tournée vers le Québec, et plus précisément vers la région métropolitaine de Montréal. Dans un premier temps, ce sont les intellectuels haïtiens qui quittent leur pays, menacés par le nouveau pouvoir. Ils sont suivis de nombreux étudiants qui ne pouvaient pas accéder aux formations universitaires qu'ils souhaitent sur place, tout étant verrouillé par le système dictatorial. On rapporte, par exemple, que Duvalier lui-même se donnait un droit de regard sur les admissions en médecine, qui aboutissaient ainsi entre les mains de ses seuls sympathisants⁹. Cependant, avec la crise économique qui suivra un peu plus tard, même la paysannerie finira par prendre le chemin de l'exil. Au Québec, les Haïtiens vont arriver ainsi en deux grandes vagues distinctes au cours du XX^e siècle.

Même s'il existe quelques divergences d'appréciations, la plupart des auteurs s'entendent pour dire que cette venue des Haïtiens au Québec suit ce schéma à deux vagues. Une première vague, plus restreinte, se composait principalement de professionnels hautement qualifiés, surtout dans la seconde partie des années 1960. Cette vague comportait des infirmières, des médecins, quelques



Archives de l'Association haïtienne de Québec, Activité de l'association à l'aquarium de Québec en 2017.

agronomes, mais surtout une pléthore d'enseignants. Quant à la deuxième vague, beaucoup plus importante, elle amène au Québec surtout des personnes moins qualifiées, ainsi que des membres des familles des immigrants de la première vague. On parle donc globalement de personnes moins scolarisées et plus prolétaires qui travailleront plus dans des usines ou dans les services¹⁰.

À l'instar de toutes les autres communautés culturelles du Québec, l'immigration haïtienne se concentre dans la région métropolitaine de Montréal, qui accapare l'essentiel des flux migratoires de la province depuis toujours. Dans cette ville, les Haïtiens sont même fortement représentés dans certains arrondissements, comme Saint-Michel ou Montréal-Nord. Proportionnellement, peu d'Haïtiens se sont installés dans les autres régions du Québec, comparativement à sa métropole. Cependant, c'est souvent une activité professionnelle précise qui va les amener à s'établir durablement dans telle ou telle autre région du Québec. Ce fut le cas avec les enseignants haïtiens de l'éducation beaucoup supérieure, qui s'en vont exercer leur profession dans les cégeps et universités

nouvellement créés dans plusieurs régions québécoises. Ce mouvement faisait suite à la Révolution tranquille et aux réformes dans l'éducation prônées par le Rapport Parent¹¹. Il reste que la ville de Québec a su tirer son épingle du jeu, ayant beaucoup à offrir, entre autres son cadre de vie. De plus, la capitale est un grand pôle administratif, économique, éducatif et culturel pour l'État provincial du Québec. Ainsi, la ville de Québec a toujours été un lieu privilégié par de très nombreuses familles haïtiennes depuis des décennies. On peut évoquer ici quelques figures marquantes de cette diaspora haïtienne de la ville de Québec.

Quelques Haïtiens de la ville de Québec¹²

La présence haïtienne à Québec est attestée dans ses balbutiements depuis au moins le début des années 1950, avant d'engendrer une véritable communauté culturelle distincte. Ainsi, l'un des plus anciens membres de cette diaspora, le journaliste Roberto Wilson, décédé en 1995, affirmait être arrivé au Canada dès 1949. Le plus gros contingent des professionnels de la première vague, étant constitué de professeurs à

divers niveaux d'enseignement, on peut évoquer au niveau secondaire le cas des professeurs de français aujourd'hui décédés, Roland Dolcé et Pierre Cadeau. Au niveau collégial, il y a par exemple Marcel Auguste, qui enseigna au cégep de Ste-Foy ainsi que de nombreux autres enseignants haïtiens, notamment aux cégeps Limoilou et Garneau. Une poignée d'enseignants se sont par ailleurs illustrés à l'Université Laval à titre de professeurs. Il y a par exemple Philippe Rouzier, en économie dans les années 1970, qui est rentré en Haïti dans les années 1980 et qui a péri tragiquement lors du tremblement de terre de 2010. Parmi les universitaires, on peut aussi mentionner Maximilien Laroche, pour ses écrits et ses enseignements en littérature, ou encore Daniel Gay en sciences sociales, tous deux également aujourd'hui décédés. Enfin, Michel Salmador-Louis a enseigné entre autres à l'Université Laval, tout en dirigeant l'Institut de recherche et de formation interculturelles.

Outre les enseignants, Québec a sans aucun doute reçu son contingent d'infirmières haïtiennes, des professionnelles mentionnées par Daniel Gay¹³. Mais, il y a eu également plusieurs médecins haïtiens très appréciés dans leur milieu, à l'instar de Florence Flambert au début des années 1980, ou encore Wiener Audoin, aujourd'hui retraité. On peut aussi mentionner les cardiologues Éric Augustin et François Bernard, de l'Institut de cardiologie de Québec, ou l'interniste Daniel Brun du CHUL, tous les trois aujourd'hui décédés. Du côté de l'administration publique québécoise, on peut évoquer des personnages comme



Archives de l'Association haïtienne de Québec, Foire entrepreneuriale en novembre 2023 dans le cadre de la semaine québécoise des rencontres interculturelles 2023.

Guy St-Cyr, ou encore Russell Ducasse, aujourd'hui décédé. Ce dernier a œuvré au parlement à Québec. Dans la fonction publique, il y a aussi Philippe Nazon qui fut directeur de l'énergie au ministère du même nom ou encore de Christian Latortue qui a œuvré au Ministère du commerce et de l'industrie. Latortue a même été nommé par René Lévesque en 1979 délégué général du Québec à Caracas, au Venezuela. On comprend aisément par ces quelques exemples que de nombreuses familles haïtiennes se soient installées dans la ville de Québec pendant des décennies et que plusieurs s'y trouvent encore. Bien sûr, plusieurs Haïtiens ont aussi quitté la ville au fil du temps, pour une multitude de raisons comme un retour définitif en Haïti, une réinstallation à l'intérieur ou aux alentours de Montréal, voire vers d'autres régions du Québec. Dans ce cadre-là, il y a aussi le cas typique des enfants de deuxième génération, nés à Québec, et qui ont décidé après le cégep d'entreprendre des études universitaires à Montréal pour s'y installer définitivement par la suite.

Sur le plan associatif, une partie des Haïtiens demeurant

à Québec se rencontrent très régulièrement autour d'activités organisées par l'Association haïtienne de Québec (AHQ), anciennement appelée Solidarité haïtienne, une structure qui avait à l'origine pour vocation l'intégration des nouveaux arrivants haïtiens dans la ville de Québec¹⁴. De la même manière, à l'Université Laval, il existe depuis de nombreuses années l'Association des étudiant(e)s haïtien(ne)s de l'Université Laval (AEHUL) pour fédérer les étudiants haïtiens. L'immigration haïtienne qui, proportionnellement, a déjà été la première au Québec dans les années 1970¹⁵, a drastiquement chuté par la suite. Cependant, depuis le début du XXI^e siècle, elle a aussi connu un regain consécutivement aux événements ponctuels survenus en Haïti.

Le tremblement de terre de 2010

Si dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la dictature duvaliériste a servi en grande partie de catalyseur à la venue des Haïtiens à Québec et dans le reste de la province, on note que plus récemment c'est une catastrophe naturelle majeure qui a eu un effet semblable mais

temporairement. En effet, le terrible tremblement de terre en Haïti en janvier 2010 a laissé le pays dans un état exsangue et profondément meurtri. À cette occasion, les gouvernements fédéral et provincial ont facilité le regroupement familial. Ainsi, de nombreux ressortissants haïtiens au Québec en ont profité pour parrainer plusieurs de leurs proches pour qu'ils viennent les rejoindre et s'installer au Québec.

Un autre type de solidarité est aussi né à cette occasion, de la part des milieux académiques québécois, les ressources de l'Université d'État d'Haïti ayant été sérieusement mises à mal sur plan des infrastructures et du personnel. Ainsi, cette collaboration a permis d'aider à la formation de la relève universitaire haïtienne. À l'Université Laval notamment, plusieurs doctorants haïtiens ont été accueillis. De plus, dans la foulée, plusieurs thèses ont été publiées au cours des dernières années, portant sur Haïti, que ce soit sur le tourisme et le patrimoine, l'histoire, l'ethnologie ou encore la politique. Ces doctorants avaient pour vocation de retourner occuper des postes universitaires en Haïti, comme c'est le cas par exemple pour Jhon Picard Byron¹⁶. Actuellement, un certain nombre de professionnels haïtiens et d'étudiants continuent d'arriver à Québec pour étudier ou travailler avec, semble-t-il, un attrait particulier pour le domaine des technologies de l'information et de la communication.

Conclusion

Comme on peut le voir, la dictature des Duvalier père et

filis a sans aucun doute très largement contribué à faire venir de nombreux professionnels haïtiens et leurs familles dans la ville de Québec, et ce, au cours des dernières décennies. Ces professionnels haïtiens sont très nombreux à s'être illustrés dans des domaines les plus variés. Aussi, dans sa volonté de souligner la contribution historique des Noirs - depuis Mathieu Da Costa - dans son épanouissement, la ville de Québec va ériger un monument commémoratif. Cette murale

sera située au niveau du Parc Lucien Borne. Un tri sélectif a dû être fait pour choisir les cinq personnalités haïtiennes de Québec qui y seront honorées. On y retrouvera notamment le professeur Daniel Gay, la peintre Ena Auguste, le journaliste et haut fonctionnaire Roberto Wilson, le musicien des années 1960-1970 Fritz Pereira et l'animateur, poète et artiste aux multiples talents Alix Renaud. Toutes ces personnes, aujourd'hui décédées, représenteront en quelque sorte l'ensemble de la diaspora

haïtienne de Québec parmi les Noirs qui s'y seront illustrés. On peut ainsi dire sans risque de se tromper que plusieurs Haïtiens, au fil des décennies, ont trouvé en la ville de Québec un milieu de vie idéal pour leur épanouissement social et professionnel. Ces Haïtiens ont apporté certainement une valeur ajoutée significative à la ville de Québec, et ceux qui y habitent encore continuent d'enrichir son tissu social.

Notes

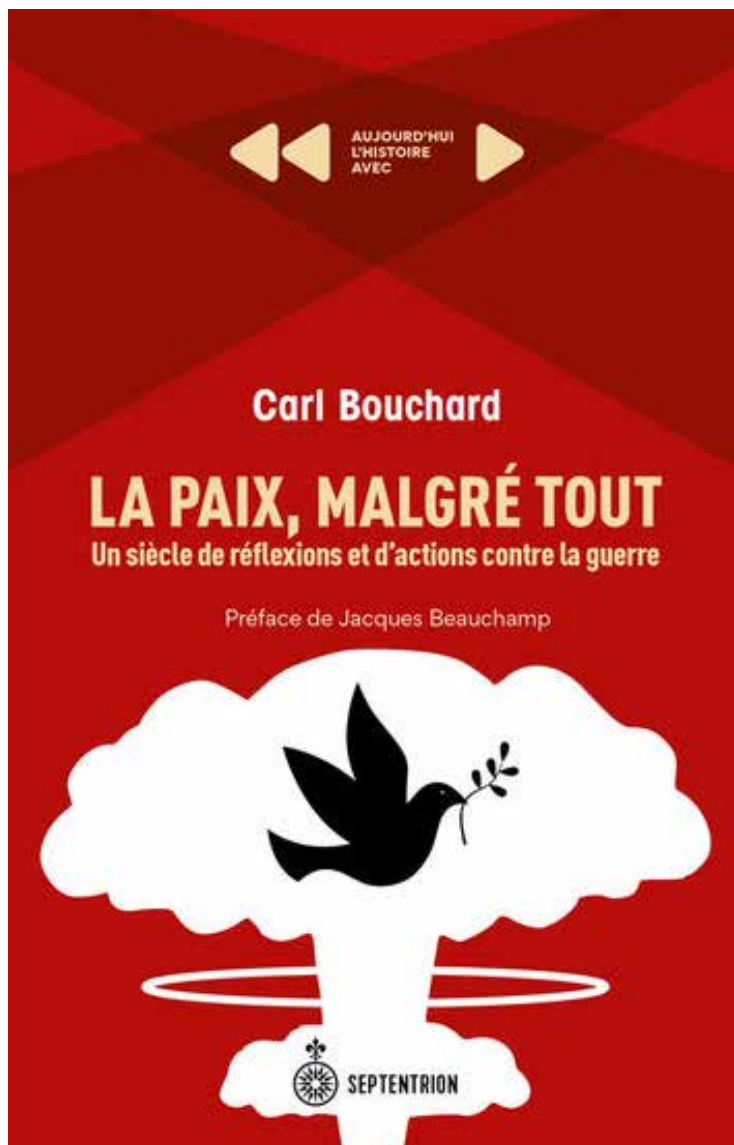
- 1 Mathieu, Jacques. *Le commerce entre la Nouvelle-France et les Antilles au XVIIIe siècle*. Montréal: Fidès, 1981, p.171.
- 2 Icart, Jean-Claude. « Le Québec et Haïti : une histoire ancienne. *Cap-aux-diamants* 79 (2004) : 30-34; Icart, Lyonel. « Haïti-en-Québec : notes pour une histoire ». *Ethnologies*, 28.1 (2006) : 45-79.
- 3 Voir par exemple le cas des Jésuites avec la recherche d'André Brouillette et Louis-Joseph Goulet (2002). Mais les congrégations religieuses ayant des Québécois en Haïti étaient nombreuses à l'instar des Frères de l'Instruction Chrétienne, les Oblats de Marie Immaculée, les Frères du Sacré-Cœur, la Congrégation des Pères du Saint-Esprit ou encore la Congrégation des Pères de Sainte-Croix.
- 4 Théralus, Olivier. « Établissement des relations commerciales, culturelles, religieuses et politiques entre Haïti et le Canada, 1937-1955 » Mémoire de maîtrise. Université d'État d'Haïti, 2020, p.142.
- 5 Val, Jacques. *La dictature de Duvalier*. Paris : La Pensée Universelle, 1972, p. 31-32.
- 6 Bellegarde-Smith, Patrick. « Dynastic Dictatorship: The Duvalier Years, 1957-1986 » In Alyssa Goldstein Sepinwall, (dir.) *Haitian History: New Perspectives*. New York: Routledge, 2013, p. 274.
- 7 Etzer, Charles. *Le pouvoir politique en Haïti de 1957 à nos jours*. Paris : Karthala, 1994, p. 281-297; Pierre-Charles, Gérard. *Radiographie d'une dictature : Haïti et Duvalier*. Montréal : Éditions Nouvelle Optique, 1973, p. 52-53.
- 8 Pâquet, Martin et Érick Duschesne. « Étude de la complexité d'un événement : les responsables québécois et les immigrants illégaux haïtiens, 1972-1974. » *Revue d'histoire de l'Amérique française* 50.2 (1996), p. 178-179.
- 9 D'Almeida, Augustin R. « Des parcours de vie segmentés entre dictature duvaliériste et Révolution tranquille : Migration et intégration socioprofessionnelle des enseignants haïtiens de l'éducation supérieure dans les régions du Québec (1960-2000) ». Thèse de doctorat. Université Laval, 2023.
- 10 Jadotte, Herard. « Haitian immigration to Quebec ». *Journal of Black Studies*, 7.4 (1977): 485-500; Jean-Baptiste, Jacqueline. *Haitians in Canada/Ayisyen nan Kanada*. Ottawa: Minister of State Multiculturalism, 1979; Icart, (2006), op. cit.; Villefranche, Marjorie. « Partir pour rester. L'immigration haïtienne au Québec ». Guy BERTHIAUME (dir.) *Histoire d'immigrations au Québec*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 2014, p.145-161; Labelle, Micheline, Serge Larose et Victor Piché, « Émigration et immigration : les Haïtiens au Québec » *Sociologie et sociétés* 15.2 (1983), p. 83-87; Saint-Victor, Alain. « De l'exil à la communauté. Une histoire de l'immigration haïtienne à Montréal 1960-1990 ». Mémoire de maîtrise. Université du Québec à Montréal, 2018; Dejean, Paul. *Les Haïtiens au Québec*. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1978.
- 11 D'Almeida Augustin R., op. cit.
- 12 Je tiens à remercier un ancien de la communauté haïtienne de Québec pour ses nombreuses précisions sur l'identité des individus mentionnés dans ce texte.
- 13 Gay, Daniel. « Haitians ». Paul R. Magocsi (ed.) *Encyclopedia of Canada's peoples*. Toronto: University of Toronto Press, 1999: 649-657.
- 14 <https://www.assohaitiquebec.org/about-us>
- 15 *Profil des communautés culturelles du Québec*. 2e éd. Québec, Les publications du Québec, 1995.
- 16 Byron, Jhon Picard. « L'engagement ethnologique de Jean Price-Mars et son engagement politique ». Thèse de doctorat. Université Laval, 2012.

COMPTE RENDU

La paix malgré tout. Un siècle de réflexions et d'actions contre la guerre.

Carl Bouchard. Québec, Septentrion, 2023. (c Radio-Canada, 2019) 185p.

Par Lilianne Plamondon, historienne



La guerre est un fléau de toutes les époques. Au XX^e siècle, elle a atteint des niveaux de cruauté, de dévastation et d'intensité inconnus auparavant. La première moitié de ce siècle a vu se dérouler deux grandes guerres mondiales, la première de 1914 à 1918, la seconde, de 1939 à 1945. Par la suite, la guerre du Vietnam est celle qui a le plus retenu l'attention des médias internationaux, au milieu de conflits reliés à la décolonisation. Pourtant, parallèlement, des individus, des groupes et des mouvements se sont impliqués pour défendre la paix.

Les éditions Septentrion viennent de publier, dans la collection « Aujourd'hui l'histoire », l'ouvrage de Carl Bouchard, professeur titulaire au Département d'histoire de l'Université de Montréal, dont le sujet porte sur la quête de la paix. Le professeur Bouchard a participé à de multiples reprises à l'émission de Radio-Canada « Aujourd'hui l'histoire », conçue et animée par Jacques Beauchamp. Ce dernier signe la préface de cet ouvrage, soulignant chez l'auteur :

« Sa rigueur, la clarté de son propos, sa pertinence, l'intelligence et l'originalité de son regard... »¹

Une thématique est ressortie de la trentaine d'émissions dans lesquelles Bouchard est intervenu : l'histoire de la paix. Dans ce livre, il affirme qu'il lui « apparaît important de rappeler que des hommes et des femmes construisent des ponts au lieu de les détruire, essaient de rapprocher des peuples au lieu de les antagoniser et oeuvrent pour la paix et non la guerre »².

En dix chapitres, il guide le lecteur, de la paix de 1919 à la guerre froide, s'arrêtant sur deux symboles de la paix : la colombe et le signe de la paix.

Il rappelle ensuite le suicide par immolation de personnes engagées contre la guerre du Vietnam pour terminer en nous faisant découvrir la « Ligue Internationale des femmes pour la paix et la liberté », la LIFPL.

Dans le premier chapitre, l'historien met en contexte les décisions prises après la Première Guerre mondiale par les hommes politiques et les négociateurs, pour remettre un peu de stabilité dans un monde en « désordre ». Quatre empires (le russe, l'allemand, l'austro-hongrois et l'ottoman) ont disparu. Le conflit s'est mondialisé, impliquant les colonies des pays européens. La Russie est en pleine révolution. Des millions de personnes sont apatrides ou réfugiées. Les colonies revendiquent. Mais en même temps, la soif de paix est immense. On voit naître de très nombreuses associations en faveur du

pacifisme, mouvement auquel les dirigeants politiques sont sensibles. S'en suivront la création de la Société des Nations (SDN), par le traité de Versailles en 1919, ainsi que le pacte Briand-Kellogg de renonciation à la guerre d'agression, signé en 1928 par un peu plus de 60 États.

L'auteur enchaîne ensuite sur l'amélioration de la situation des apatrides et des réfugiés, grâce au « passeport Nansen », du nom du Norvégien Fridtjof Nansen, nommé Haut-Commissaire de l'Office international pour les réfugiés par la SDN, en 1921, ce document d'identité leur permettant de traverser les frontières. « Son curriculum vitae donne le vertige : sportif de haut niveau, explorateur, scientifique, intellectuel, etc. Il a le profil du polymathe, c'est-à-dire un « génie universel »...³. Ce passeport contribuera à la protection des réfugiés, idée qui fera son chemin jusqu'à aujourd'hui.

En troisième lieu, la correspondance entre le savant Albert Einstein et le psychanalyste Sigmund Freud met en lumière deux approches fort différentes pour répondre à la question : « Pourquoi la guerre? ». Selon Einstein, les deux principales forces ennemies de la paix sont l'appétit du pouvoir et les profiteurs de guerre, alors que Freud accepte la violence légitime des États.

Le choix suivant de l'auteur surprend. Il s'agit d'une entrevue d'Adolf Hitler, publiée le 26 janvier 1936, dans le quotidien de droite Paris-Soir, favorable à un rapprochement franco-allemand, par la

journaliste vedette, Élisabeth Sauvoy. Hitler se drape dans une position de pacifiste. Il affirme : « Il n'y a pas un Allemand qui désire la guerre. »⁴ Cependant, son idéologie et ses actions contredisent ses paroles.

L'auteur rappelle aussi la tentative d'échanges épistolaires entre le Mahatma Gandhi, apôtre de la non-violence, et Hitler, tentative qui échouera, les autorités britanniques ayant intercepté les deux lettres. Gandhi connaissait très mal, semble-t-il, l'idéologie nazie. De toute façon, Hitler n'aurait accordé aucune importance aux conseils du Mahatma car, pour lui, la solution aux problèmes politiques était le recours à la force et à la violence.

Les deux chapitres suivants se penchent sur deux symboles bien connus pour illustrer la paix : la colombe de Picasso et le signe de la paix (logo Peace and Love) de Gerald Holtom. Le premier artiste est un peintre célèbre, alors que le second est resté méconnu.

Du 20 au 29 avril 1949, se tenait à Paris le Congrès mondial des partisans de la Paix. L'écrivain français communiste, Louis Aragon, propose alors de demander à Picasso une lithographie pour l'occasion. Pour Picasso, la colombe, d'un blanc immaculé, est déjà un symbole de paix⁵. Elle était déjà apparue dans son célèbre tableau « Guernica », peint en 1937. Il exécute donc le dessin très simple d'une colombe tenant dans son bec une branche d'olivier.

Le signe de la paix, conçu en 1958 par le graphiste

britannique Gerald Holtom, devait soutenir le mouvement antinucléaire lors d'une grande marche organisée au printemps de cette année-là par la CND (Campaign for Nuclear Disarmament). L'artiste « traduit les lettres CND en signes sémaphoriques »⁶. Ce symbole deviendra très populaire, et sera associé au combat contre la guerre et les injustices, en étant récupéré par les jeunes Américains opposés à la guerre du Vietnam.

Le prochain sujet retenu par Bouchard démontre jusqu'où peut aller l'engagement en faveur de la paix. En 1965, deux Américains s'immolent par le feu, pour protester contre l'horreur du conflit vietnamien : Alice Herz, 82 ans, juive qui a fui l'Allemagne des années 1930 pour la France, et qui est arrivée aux États-Unis en 1942, et Norman Morrison, un quaker de 33 ans. Ces suicides n'ont pas été médiatisés directement, mais le suicide de Morrison « a frappé l'opinion publique américaine et ailleurs dans le monde »⁷. Pourquoi s'enlever la vie quand on vit dans le bien-être et la prospérité en terre d'Amérique?

L'auteur termine le livre avec la « Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté », dont plusieurs d'entre nous ignorent l'histoire. Le Congrès international des femmes est fondé en 1915 pour protester contre les horreurs de la guerre. Lors de la deuxième rencontre de l'organisme, à Zurich, le nom est modifié pour LIFPL. Les participantes font la promotion de « la paix positive », et militent non seulement pour la fin de la guerre, mais aussi contre la violence des inégalités et des injustices sociales⁸. Deux Américaines dirigent le mouvement, Jane Addams et Emily Green Balch. Les militantes de l'époque voient un lien étroit entre la paix et le droit de vote⁹. La femme maternelle, protège et est pacifique. Cette nature féminine pourrait influencer la vie politique et favoriser la paix, si elles avaient le droit de vote. La mentalité évolue à travers le siècle, et la thèse égalitariste domine dans les années 1960. En 2015, au moment du centenaire de l'organisation, le manifeste affirme que « la violence n'est pas inévitable, elle est issue d'un choix »¹⁰.

Pour ces dix courts chapitres, Carl Bouchard a retenu des sujets qui lui semblent significatifs pour l'histoire de la paix. Ses choix nous révèlent un mouvement de la paix qui transcende les générations, mais qui est souvent relégué aux oubliettes par les discours guerriers. Des gens de tous âges s'unissent pour promouvoir « la paix malgré tout ». Par son livre, Carl Bouchard tente de donner une lueur d'espoir dans ce monde troublé où nous vivons.

Notes

1 C. Bouchard. La paix malgré tout...p.5

2 Ibid., p.17

3 Ibid., p.45

4 Ibid., p.102

5 Ibid., p.133

6 Ibid., p.147

7 Ibid., p.165

8 Ibid., p.172

9 Ibid. p.176

10 Ibid., p.183

Les lauréats du 15^e concours d'écriture historique de la SHQ

Depuis 2008, la Société historique de Québec organise un Concours d'écriture historique qui s'adresse aux jeunes des 3^e et 4^e secondaires des écoles de la région de Québec. Il se veut un moyen de leur faire découvrir et de s'intéresser à ceux et celles qui ont permis l'implantation et le développement de la ville de Québec.

Ce concours bénéficie de l'implication de la Caisse Desjardins de Québec et de l'Association pour le soutien et l'usage de la langue française (ASULF), qui décerne depuis 2015 un prix pour la qualité de la langue.

Les lauréats de la 15^e édition du concours d'écriture ont été dévoilés en mai. Les gagnant(e)s ont été reçus à l'hôtel de ville le 24 novembre pour signer le Livre des invités, en présence d'élus de la Ville de Québec.

Premier prix Prix Jacques- Lacoursière



Anna Branchaud
École secondaire
Saint-Jean-Eudes

Un portrait inachevé

Cher Alberto,
Québec, le samedi
10 janvier 1846

Je t'écris en ce dimanche soir
dans mon bureau où s'empilent

esquisses et pages vierges. Bien que le feu qui s'éteint peu à peu dans la cheminée m'ait réchauffé durant la soirée, la tempête frigorifiante perdure depuis maintenant deux jours.

Comme je sais que tu raffoles des aventures un peu rocambolesques, je me suis dit que tu aimerais que je te raconte une péripétie que j'ai vécue hier, en allant travailler. Cette histoire me fait un peu penser à celles que nous racontait souvent Lorenzo, lors de nos études à l'Accademia di San Luca. Te souviens-tu de celle où il s'était supposément perdu dans les rues de Rome sur le chemin de l'académie? Nous savons tous les deux que c'était l'une de ses nombreuses inventions pour excuser son retard aux cours, mais je dois avouer que celles-ci étaient vraiment captivantes. Bref, revenons à mon histoire.

Hier matin était le début d'une journée importante pour ma carrière. En effet, j'allais réaliser le portrait de François-Xavier Garneau. Cela fait maintenant cinq mois qu'est paru le premier tome de son œuvre historique à succès, L'Histoire du Canada

depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Depuis des années, plusieurs nobles et bourgeois anglais, et plus récemment, Lord Durham, racontaient que les Canadiens étaient « sans histoire et sans littérature ». Peux-tu t'imaginer à quel point ces propos ont indigné notre peuple? François-Xavier Garneau, supportant les Patriotes, a écrit son ouvrage dans le but de démontrer la richesse de notre histoire. Cet homme est définitivement l'historien canadien le plus influent du moment!

Étant donné l'importance de ce mandat, je me suis levé aux aurores pour préparer mon matériel, motivé et déterminé à honorer François-Xavier Garneau. J'étais prêt à partir de chez moi un peu plus tôt que prévu, et je préférais être un peu à l'avance sachant que la tempête peut parfois ralentir les voyageurs. Après quelques éprouvantes minutes de marche dans les rafales violentes, je suis monté dans une carriole, demandant au cocher de me déposer à l'extrémité ouest de la rue de la Tourelle, dans le Faubourg Saint-Jean.

C'est à ce moment que les problèmes ont commencé. À peine deux minutes de route s'étaient écoulées qu'une énorme bourrasque déséquilibra la carriole et la fit s'incliner dangereusement sur le côté. Il a suffi de ces quelques secondes pour que l'un de mes sacs contenant des pots de peinture à l'huile ne s'échappe de la carriole. Cette dernière, après avoir vacillé quelques instants, est retombée avec fracas sur ses patins. Après m'être assuré que le cocher allait bien, je suis sorti, encore sous le choc, pour tenter en vain de retrouver mon matériel. La tempête l'avait avalé sans laisser de trace.

Récapitulons : j'étais attendu pour l'un des contrats les plus importants de ma carrière, mais j'avais perdu près de la moitié de mon matériel. Heureusement, la carriole était toujours en état de servir et nous avons pu nous rendre jusqu'à la rue de la Tourelle. Arrivé devant l'imposante demeure de François-Xavier Garneau, j'ai été pris d'angoisses. Si tu savais, mon cher Alberto, comme je redoutais le moment de commencer à peindre! Il faut que tu saches qu'il m'est absolument impossible de réaliser un portrait avec la moitié de mes couleurs manquantes. J'étais désespéré!

Malgré tout, je me suis présenté à François-Xavier Garneau. Nous avons parlé un moment, et j'ai découvert à quel point cet homme est inspirant. Il défend sans relâche depuis plus de quinze ans les Patriotes, une cause qui lui tient tellement à cœur! J'avais beaucoup d'intérêt pour les anecdotes qu'il me racontait. Nous en avons parlé pendant presque tout l'avant-midi, puis la

discussion a dérivé sur ma vie et mon métier. Je lui ai expliqué combien je suis choyé et fier de peindre des portraits pour tant de gens influents. Je lui ai également témoigné toute mon admiration face à l'œuvre qu'il a entrepris de produire en tant qu'historien.

Finalement, je me suis tellement senti en confiance avec cet homme hors du commun que j'ai fini par lui confesser que j'étais dans l'incapacité de réaliser son portrait pour l'instant en raison de ma mésaventure avec la carriole. Pendant un instant, j'ai cru qu'il allait me renvoyer de chez lui, pourtant il a simplement souri d'un air compréhensif. Il m'a grandement rassuré en me promettant qu'il essaierait de se libérer prochainement de ses obligations afin que je puisse le peindre à mon atelier, au 13 rue Saint-Louis, lorsque je me serais réapprovisionné en peinture.

Nous étions tous deux d'accord sur le fait que cette rencontre, bien que différente de celle planifiée, avait été un franc succès. Nous avons tellement été inspirés par nos travaux respectifs et le courant passait si bien entre nous que nous avons convenu de nous revoir samedi prochain pour échanger à nouveau sur l'histoire du peuple canadien de même que sur l'avenir de notre belle et résiliente nation. Réalises-tu à quel point je suis privilégié de pouvoir ainsi partager mes points de vue avec l'un des porte-étendards de notre culture?

Sur ce, j'espère que la vie à Rome est toujours aussi divertissante, et que tu es comblé par ta propre carrière. Avec toute mon amitié,

Théophile Hamel

Deuxième prix Bourse Desjardins



David Robinson Tchapmegni
École secondaire
Saint-Jean-Eudes

Ravages au cœur des Hurons

Au début, ma vie n'avait connu que le Perche, ce petit coin au beau mitan de cet Ancien Monde. Cela changea lorsque j'eus choisi de marcher sur les traces de l'apothicaire Louis Hébert, d'ouvrir enfin les yeux sur le Nouveau Monde : la Nouvelle-France. À la suite de quelques voyages vers la colonie à titre de chirurgien de marine, je décidai de m'y installer à compter de 1634. Je me remémore encore avec fierté l'émigration percheronne, l'une de mes plus grandes entreprises. Recruter plus de 300 de mes compatriotes, cela relevait bien de l'exploit ! Après tout, il fallait que je prête main-forte à la colonie afin qu'elle prospère.

Je débutais la journée en me dirigeant vers l'Hôtel-Dieu de Québec comme à l'accoutumée. Cela faisait près de dix années que j'y étais entré en fonction en tant que médecin. À mon arrivée, je fus accueilli à bras ouverts par l'auguste Mère Marie de Saint-Bonaventure-de-Jésus qui, par la suite, me conduisit à une salle. Je me trouvais aussitôt entouré de murs de la couleur de l'ivoire. Dix lits à baldaquin, répartis en deux rangées, longeaient les côtés, chacun encadré d'une fenêtre longue et étroite. Ce jour-là, quatre malades amérindiens étaient présents. Les mains jointes et les yeux clos, ils semblaient murmurer quelque chose, sans doute une prière. Sans tarder, je me mis à l'œuvre : je les examinai et puis je déduisis la sorte de maladie contractée. Peau cutanée, forte fièvre, fatigue, maux de tête... La plupart de ces Sauvages souffraient soit de grippe soit de variole, bref, rien qui ne sortît de l'ordinaire. Rendu au dernier patient, je m'assis sur un tabouret et amorçai alors l'examen. À mon étonnement, il émit un grognement qui semblait rempli d'amertume :

— Il n'y a aucune pitié pour nous Wendats, grommela l'homme.

Je tournai mon regard vers le sien, les yeux quelque peu écarquillés.

— Nos vies ont réellement tourné au drame à présent. Certes, cohabiter avec vous, Européens, est un bouleversement... mais cela n'est rien en comparaison avec le fait de voir nos familles, nos clans, notre peuple dévastés par la maladie et la guerre ! Et ça ne fait qu'empirer, ces terribles assauts... nous n'avons eu aucune chance de repousser l'ennemi.

J'ignore pourquoi je vous parle, l'Européen, mais rappelez-vous ceci : ma confiance en votre espèce n'est plus ce qu'elle était, renchérit-il.

Malgré le stoïcisme planté sur ma figure, l'histoire du Huron me touchait droit au cœur. J'avoue que le fait de s'intéresser si vite aux propos d'un simple étranger pouvait paraître futile. Toutefois, je comprenais ce qu'il devait ressentir face au drame que lui et les siens devaient endurer : j'avais déjà risqué ma vie contre les tenaces Iroquois à Trois-Rivières il y avait de cela quelques années. Néanmoins, j'achevai de poser mon diagnostic puis j'informai Mère Marie de mes constats avant de quitter l'Hôtel-Dieu.

Le lendemain, dès que je fus arrivé à l'Hôtel-Dieu, la même procédure s'ensuivit. Par contre, j'aperçus deux autres Sauvages s'ajouter à la liste des patients, eux aussi atteints de grippe ou de variole. À part cela, ce fut une courte journée. Le Huron avec qui j'avais conversé la veille restait muet comme une carpe et détournait sans cesse son regard. Sur le chemin du retour, la culpabilité me rongea bientôt l'esprit. Bien malgré nous, nous étions la source de ces épouvantables épidémies parmi les peuples qui étaient nos alliés. C'était la seule explication possible!

Aujourd'hui, à Beauport, je m'attendais à ce que Messieurs Jean Guyon du Buisson et Zacharie Cloutier, deux de mes fidèles censitaires, viennent me payer leurs rentes. Des cognelements retentirent à la porte de mon manoir et j'allai donc ouvrir

cette dernière. Devant moi se tenaient les deux hommes et ils semblaient essoufflés.

— Seigneur Giffard, je suis navré de vous l'annoncer mais nous ne pouvons pas payer la rente aujourd'hui, proclama Guyon du Buisson.

— Et pourquoi cela ? leur demandai-je.

— Hier, une grande partie de nos récoltes ont été ruinées par des Sauvages, affirma Cloutier.

Je poussai un triste soupir. Comment cela pouvait-il arriver ici, si près de Québec ?

— Eh bien, si c'est le cas, le délai du paiement de vos rentes sera reporté, le temps que vous puissiez récupérer l'équivalent des récoltes perdues.

— Merci infiniment, seigneur Giffard, dit Guyon du Buisson.

Dehors, je jetai un coup d'œil aux censives de Messieurs Guyon du Buisson et Cloutier : leurs maisons étaient intactes mais on ne pouvait pas en dire autant de leurs champs. Malgré le choc, il fallait que je file à l'Hôtel-Dieu de Québec. Rendu dans la salle des malades, j'avançai vers le Huron. Après une grande inspiration, je lui dis :

— Vous savez, vous et moi, nous ne sommes pas si différents.

Il tourna lentement sa tête vers moi.

— Dans ma seigneurie, des récoltes ont été mises en ruine. Cela affecte de très chers amis que je pourrais même appeler « famille ». Je me suis fait dire qu'il y avait un groupe de Sauvages derrière cela et j'imagine que vous savez de qui je parle.

Il détourna à nouveau son regard, la tête basse.

— Ce sont eux... Les Haudenosaunee ou, comme vous les appelez, les Iroquois, déclara le Huron.

C'était, à ma connaissance, la première fois qu'une attaque menée par des Iroquois sur des fermes d'habitants avait lieu en aval de Québec.

Troisième prix

Prix Monique-Duval



Olivier Gravel
École secondaire
Saint-Jean-Eudes

De mystérieuses missives

Mes chers amis, je sens que la fin est proche et il me tarde maintenant de vous écrire ce qui suit...

C'est aux alentours de 1673 que moi, Pedro da Silva, j'arrivai en Nouvelle-France, où une toute nouvelle vie m'attendait. C'est dans le transport de marchandises, de colis et de lettres que je trouvai ma vocation. Il m'arriva régulièrement de faire l'aller-retour Québec-Montréal, en été comme en hiver. D'ailleurs, laissez-moi vous raconter une histoire que je vécus il y a de cela douze ans.

C'était un jour d'hiver de 1705, un jeudi, plus précisément. Je me trouvais alors à environ quatre lieues de Québec, en raquettes. J'étais en direction de notre belle ville, où j'étais établi depuis déjà plusieurs années. Soudainement, j'aperçus, coincé dans une souche à peine plus haute que la neige, un bout de papier frémissant au vent. Curieux, je m'arrêtai et je le saisis. Dessus, on n'indiquait aucune adresse, aucun nom. Il était seulement écrit : « Ne pas ouvrir. Rendez-vous ce samedi soir au Palais de l'Intendant ». Derrière, sur le cachet de cire, on observait un grand « P ». Mais sans plus. Étrange!

Le lendemain, en continuant mon chemin, légèrement embarrassé, je rencontrai une jeune dame près de Sillery. Je lui présentai ma récente découverte et je la sondai sur ce que cela pouvait représenter. Elle me répondit qu'elle n'en avait pas la moindre idée. C'est drôle : son visage m'était familier. Puis, de son manteau, elle sortit une lettre identique à la mienne, qu'elle me tendit et que je saisis, sauf que sur le cachet de cire, en arrière, on y lisait un grand « D ». Je remerciai la jeune femme et je pris congé d'elle.

J'habitais le fief de Sault-au-Matlot, la plus ancienne

seigneurie de Québec. J'y retrouvai ma femme, Jeanne, que je n'avais pas vu depuis quelques semaines. Je lui présentai alors mes deux mystérieuses lettres et lui exprimai que celles-ci éveillaient en moi plusieurs questions. « Ah! Quelle coïncidence! s'exclama Jeanne. Sous le seuil de la porte d'entrée, ce matin, j'en ai trouvé une pareille. » Et elle me donna sa trouvaille. À mon grand étonnement, c'était une missive identique aux deux autres, mais qui indiquait, sur le cachet de cire en arrière, un grand « S ». Qu'est-ce que tout cela pouvait représenter? Il fallait que je creuse un peu l'affaire afin d'en déterrer quelques éléments d'explication. L'esprit agité, j'allai dans mon lit, me laissant tomber dans les bras de Morphée.

La journée suivante, alors que je me promenais dans la ville, la tête basse, emprisonné dans mes pensées, je me heurtai à un homme fort élégant que je ne connaissais pas, mais qui semblait me connaître. « Suis-je devant le fameux Pedro Da Silva? me demanda-t-il, tandis que je lui faisais ma révérence.

-Absolument! lui répondis-je.

-On m'a dit, continua-t-il, que vous étiez quelqu'un d'honnête, de loyal et de ponctuel, bref, de très respectable. Oh! Mais, dites-moi, pourquoi vous faites ce visage?

-C'est stupide, lui dis-je en lui dévoilant les fameuses lettres. Me voilà avec trois missives sans nom et sans adresse que je ne peux pas ouvrir. Voyez-vous, cela me trouble! »

L'individu les examina donc. « Les trois missives indiquent, à leur verso, une lettre de l'alphabet, fit-il remarquer. On a un P,

un D et un S. PDS? Mais ce sont vos initiales, mon cher!

-En effet! Vous me menez sur une piste. Je vous remercie énormément pour le service que vous m'avez rendu. Maintenant, le reste m'appartient. Par ailleurs, auriez-vous la gentillesse de me dévoiler votre prénom?

Québec, le 15 février de l'an de grâce 1717

-Je m'appelle Jacques, conclut-il. Au revoir! »

Ainsi, j'allai au Palais de l'Intendant le soir-même, suivant les instructions de mes missives, vêtu des plus beaux habits dont disposait ma garde-robe. Je dus attendre plusieurs minutes avant que l'on ne considère ma présence. Après un moment d'attente, le dénommé « Jacques », que j'avais vu plus tôt dans la journée, vint à moi.

Il me dirigea vers une grande salle avec plusieurs tables. Que se tramait-il? On m'assigna une place. On me laissa seul encore pendant quelques minutes. Vous auriez dû voir, la pièce était si somptueusement décorée.

Puis, de partout, des gens envahirent la salle. Au début, je ne comprenais aucunement ce qui se passait. Puis, sans que je ne m'en rende compte, mon épouse apparut dans le décor. Je sursautai lorsque je découvris qu'elle était assise à côté de moi, vêtue d'une robe qui lui avait certainement été prêtée par je ne sais quelle noble dame suivant la mode de Paris. Et, à présent, tout avait du sens pour moi : on me célébrait. Bien vite, dans le palais, c'était la fête. D'excellents mets nous furent servis. La musique et la

danse étaient au rendez-vous. Je reconnus même à travers les danseurs celle que j'avais croisée la veille près de Sillery. Il s'agissait d'Anne-Marie Amiot, une connaissance de Jeanne. J'appris que c'était elle qui avait caché les trois mystérieuses missives que j'avais présentement entre les mains. À la fin de la soirée, je remis celles-ci à « Jacques », lequel n'était nul autre que Jacques Raudot, co-intendant en Nouvelle-France. Ce dernier les déplia chacune pour dévoiler un texte qui y était écrit, c'est-à-dire un discours dithyrambique me concernant s'achevant ainsi : « Pedro da Silva est officiellement nommé premier messenger en Nouvelle-France. » Je regardai Jeanne. Elle me sourit. Je lui souris en retour. Nous vécûmes une vie des plus heureuses.

Prix de l'Asulf
pour la qualité
de la langue
française

**Prix Pierrette-
Vachon-
L'Heureux**

Gabrielle Pleau :
à la cime de la
reconnaissance

Je ne l'avouais pas, mais je l'admirais beaucoup. Je suis Louise, une des trois sœurs de Gaby. J'ai grandi dans l'ombre de cette femme qui sortait du cadre sur tous les points.



Élia Morin
École secondaire Cardinal-Roy

Nous sommes nées à Loretteville. À cette époque, notre village encore relativement isolé du centre-ville de Québec prospérait principalement grâce à l'industrie du cuir. Nos deux parents, Malvina Jinchereau et Joseph Pleau, étaient taxidermistes. Notre père s'est éteint 10 ans après ma naissance, seulement 5 ans après celle de Gaby, émettant mon espoir grandissant de devenir athlète. Ma mère, surchargée, se dévoua pour garder mes sœurs et moi près d'elle et nous éviter l'orphelinat. Je lui en suis encore reconnaissante aujourd'hui. Je m'accaparaï de la plupart des tâches ménagères avec mes deux autres sœurs. Gaby, elle, se réalisait à l'extérieur du giron familial.

Dès son plus jeune âge, les garçons des environs, avec qui elle pratiquait différents sports, la surnommaient « la diabliesse ». En effet, à l'époque, pour nous, jeunes filles, pratiquer des sports plutôt que de s'occuper du foyer était un choix téméraire. Adolescente, Gaby osait même porter des pantalons pour skier ! Ma mère, implacable, affirmait que si elle ne devait pas gagner, elle abandonnerait toute compétition.

Le festival des sports d'hiver de notre localité battait son plein. Le coup de sifflet venait à peine d'être donné que Gaby était déjà un point noir au fond du bois. Tous étaient subjugués : elle avait à peine dix ans. J'applaudis sa victoire, un sourire forcé, teinté de regret et de frustration. Cinq ans plus tard, on la considérait déjà comme meilleure athlète en ski de randonnée et en patinage de vitesse de la région de Québec. Tous les mérites lui étaient attribués. Comment être profondément fière d'elle, tandis qu'elle réalisait devant mes yeux mon rêve inaccompli ? Je ne voyais là qu'une énorme injustice.

Elle gravit sans relâche d'autres échelons. Alors qu'une guerre se dessinait en Europe, elle participa à la première épreuve féminine de slalom de Québec au Mont Murphy, aujourd'hui connu comme le mont Saint-Castin, et la remporta. En 1942, elle était considérée championne provinciale de slalom.

Le poids intenable de la gloire de ma sœur s'est alourdi lorsque Fritz Loosli, instructeur expert de ski, entra dans le décor. Je l'aimais, mais je sentais bien que ce n'était pas réciproque. Lui aussi portait

son attention sur Gaby. Tous les yeux étaient tournés vers elle. À ses côtés, je passais sous le radar. Elle était ma cape d'invisibilité. J'avais beau me lever à l'aube pour œuvrer d'arrache-pied jusqu'à la tombée de la nuit, je restais inconnue derrière cette pionnière du domaine sportif. Comme consolation, je me disais qu'elle était un modèle pour les femmes et qu'elle ne pouvait qu'entraîner un mouvement d'émancipation de notre communauté. À la même époque, de nombreuses femmes travaillaient à l'effort de guerre, donnant une nouvelle erre d'aller au féminisme.

Dès 1944, l'étoile montante du ski se classait pour les Jeux Olympiques, mais ceux-ci seraient bientôt annulés en raison de la Seconde Guerre mondiale encore bien présente. Cette fois, il aurait été extrêmement ingrat de m'en réjouir. Elle se qualifia néanmoins pour les Jeux suivants, à St-Moritz, mais quelques semaines plus tard, Gaby, la championne canadienne, se fractura sévèrement la jambe droite lors d'une compétition en Californie. Une fin abrupte à sa prodigieuse carrière d'athlète. L'amertume que je ressentais depuis tout ce temps n'avait plus sa place. Ma sœur avait évité de peu l'amputation. Je n'avais jamais éprouvé une si forte angoisse auparavant. C'était un tournant significatif pour elle autant que pour moi. Je la soutenais résolument. Elle skiait pour moi, sa sœur, mais aussi pour toutes les femmes qui n'avaient eu droit à ce privilège.

Malgré l'accident, son intérêt pour les sports restait aussi vif qu'auparavant. Je rencontrai Huguette Plamondon, une autre pionnière du mouvement

d'émancipation des femmes, et lui suggérai de cofonder, avec Gaby, le club-école féminin de ski de Saint-Castin. Elle accepta et moins d'un an plus tard, l'association située à Lac-Beauport propulsait les skieuses d'élites vers de nouveaux sommets. Je n'étais pas en tête d'affiche, mais j'avais eu mon rôle à jouer et ça me remplissait de fierté.

En 1965, comme déléguée canadienne au Congrès de la Fédération internationale de ski (FIS) elle prêta main-forte à la candidature de la ville de Calgary pour les Jeux olympiques d'hiver de 1968. Après un vote serré de 24 voix contre 27, Grenoble l'emporta sur la ville canadienne. Néanmoins, ses efforts ne furent pas vains : Calgary accueillera les Jeux 20 ans plus tard. À la fin de sa vie, au tournant du millénaire, Gaby nourrira un dernier grand rêve : celui de les voir se dérouler à Québec.

Aujourd'hui, je la retrouve accompagnée de ses enfants dont elle a pris la garde complète à son divorce, à l'image de notre mère qui l'avait fait pour mes sœurs et moi. Nous célébrons son admission au Temple de la renommée canadienne du ski en ce jour marquant de 1984.

On lui doit une fière chandelle dans l'émancipation du ski féminin partout au Québec. Personnellement, elle m'a enseigné la force, la détermination et la résilience. La jalousie de mon enfance s'est envolée depuis. Je suis profondément heureuse pour elle, elle le mérite pleinement.

CONFÉRENCES

Les conférences mensuelles se dérouleront dorénavant à l'auditorium du Cégep Garneau (1660, boulevard de l'Entente).

L'entrée aux conférences mensuelles de la SHQ est gratuite pour les membres de la Société et coûte 10 \$ aux non-membres.

POURQUOI QUÉBECENSIA?

Créée en 1980, la revue voit le jour sous la présidence de Guy Doré. Celui-ci explique ainsi le choix de son titre :

Dans notre littérature et nos arts, on connaît déjà les termes Acadiensia, Americana, Canadiana et même, plus près de nous, Saguenayensia. Il s'agissait donc de fouiller dans les ressources multiples du latin et nous trouvâmes le nom classique de Québecensia, un pluriel neutre qui signifie « choses de Québec et sur Québec ». Il suffisait, comme l'œuf de Christophe Colomb, d'y penser.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ AU PRINTEMPS 2022

Président :	André Potvin
Premier vice-présidente :	Monique Bhérier
Deuxième vice-présidente :	Emmy Bois
Secrétaire :	Jérôme Ouellet
Trésorier :	Donald Petit
Administrateurs :	Jean Dorval Gérald Gobeil Paul Lemay Éric Légaré Roussin

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE



DE QUÉBEC

est une société sans but lucratif fondée en 1937 pour promouvoir l'histoire et le patrimoine de Québec et de sa région. Elle est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec et reçoit une aide financière de la Ville de Québec.

FRAIS D'ADHÉSION

Membre ordinaire : au Canada, 35 \$; aux É.-U. : 45 \$; en Europe, 40 \$.
Membre privilégié : au Canada, 65 \$ (inclut l'abonnement à *Cap-aux-Diamants*).
Membre familial : ajouter 5 \$ aux frais d'adhésion des membres ordinaires ou privilégiés.

Chèque à l'ordre de la Société historique de Québec. Un reçu pour usage fiscal est remis sur demande pour tout don versé en sus de la cotisation annuelle.

Vous pouvez maintenant payer votre adhésion par virement Interac en suivant la procédure suivante : Expédier le virement Interac à info@societehistoriquedequebec.qc.ca.

La réponse à la question secrète doit obligatoirement être : **Champlain** (exactement tel qu'indiqué). Mentionner le nom du membre ainsi que l'objet du paiement dans le message de transmission.

ADRESSE

Société historique de Québec
6, rue de la Vieille-Université, local 158
Québec (Québec) G1R 5X8

TÉLÉPHONE

418 694-1020, poste 1256

COURRIEL

info@societehistoriquedequebec.qc.ca

SITE INTERNET

www.societehistoriquedequebec.qc.ca

HEURES D'OUVERTURE

Lundi, mercredi et vendredi de 13 h 30 à 16 h 30

Le bulletin *Québecensia* est publié deux fois par année. Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

Rédacteur en chef : Éric Légaré Roussin

Comité de rédaction : Nicolas Lacroix, Liliane Plamondon, Hugo Peterson St-Laurent, Étienne Gagnon, Samuel Ainsley

Mise en pages : Marie-Noëlle Jones

Révision linguistique : Céline Boily

Impression : Copies de la Capitale inc.

Convention de la poste-publication no 40044836

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada à l'adresse suivante :

Société historique de Québec
6, rue de la Vieille-Université, local 158
Québec (Québec) G1R 5X8

PLAINES D'ABRAHAM



CET HIVER,
AMUSEZ-VOUS
SUR LES PLAINES

Ski de fond, patin, marche,
glissade, chasse aux trésors,
expositions, station
chaleureuse et jardin illuminé

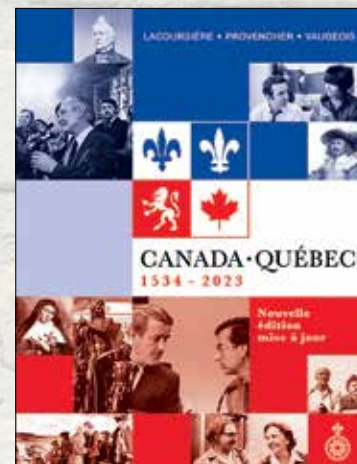
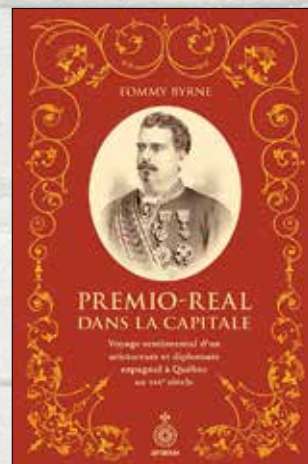
lesplainedabraham.ca



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada



SEPTENTRION

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE
EN HISTOIRE AU QUÉBEC

www.septentrion.qc.ca

